

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
PARAISANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE

	Pages.
JEAN BAELEN.....	Constitution du Japon Moderne «L'ère Meiji»..... 311
JAMES ELROY FLECKER...	Hassan (<i>fin</i>)..... 328
BISHR FARÈS	Le Mouvement Littéraire en Égypte au cours de l'Année 1938..... 351
BERNARD DES ESSARDS...	L'entrée de la Toscane dans l'Unité ita- lienne (<i>suite</i>)..... 359
MICHEL PÉRIDIS.....	Deux Poésies sur l'Alexandrie des Ptolémées. 388
CAPITAINE G.....	Un témoignage (<i>fin</i>)..... 400
LILIAN GOAR.....	Variations sur un Air de Valse..... 411



ÉGYPTE : 7 PIASTRES

LES DERNIÈRES ÉDITIONS FRANÇAISES

- J. B. TRÉCOURT. — Mémoires sur l'Égypte en 1791 (annotés par G. Wiet).
GRANDBOIS. — Les voyages de Marco Polo.
E. BOIS. — Le malheur de la France (Éditions Hachette).
G. WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte. L'Anglais sans peine (Méthode Assimil).
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.
MAURICE COINDREAU. — La farce est jouée (25 ans de théâtre).
JEAN GÉRARD FLEURY. — L'Amérique du Sud.
YVES LE KERDECQ. — L'évasion d'un Saint-Cyrien.
JEAN RAY. — Le Japon, grande puissance.
Rév. Père AYROUT. — Mœurs et coutumes du Fellah.
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.
JACQUES MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.
RENÉ BENJAMIN. — Le printemps tragique.
ZWEIG. — Brésil, Terre de l'avenir.
GEORGES BERNANOS. — Lettre aux Anglais.
HENRI PEYRE. — Le classicisme français.
F. MAURIAC. — La Pharisienne.
JOBIN. — Visages littéraires du Canada français.
GÉRARD DE CATALOGNE. — Notre Révolution (2 volumes).
SERGE FLEURY. — L'Impératrice Eugénie.
Initiation à la Musique.
JULES ROMAINS. — Salsette découvre l'Amérique.
H. LAUGIER. — Médecines et médecins de l'avenir.
P. JOUGUET. — L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce.
M. MAETERLINCK. — L'Autre Monde ou le cadran stellaire.
CHERADAME. — Défense de l'Amérique.
MORIZE. — Devoirs d'aujourd'hui et de demain.
KING. — Le Canada et la guerre.
ANDRÉ MAUROIS. — Mémoires.
TABOUIS. — Confidences diplomatiques.
MAX LAMBERT. — Les États-Unis.
LOUIS VERNEUIL. — Rideau à 9 heures (théâtre).
PELADEAU. — On disait en France.
J. & J. THARAUD. — Les contes de la Vierge.
PIERRE BENOIT. — Le désert de Gobi.
H. LEVY. — Péguy et les cahiers de la quinzaine.
A. PAPADOPOULO. — Un philosophe entre deux défaites. Nouveau petit Larousse illustré (édition 1942).
JEAN MERRIEN. — Marines.
ABBÉ DRIOTON. — Le théâtre égyptien.
ROGER VERCEL. — La clandestine.
HENRI ARDEL. — Pêcheuses d'âmes.
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours (Souvenirs).
REVUE DES ÉTUDES FRANÇAISES.
REVUE DE BIOLOGIE.
VOICI LA FRANCE DE CE MOIS (revue littéraire mensuelle).

En vente chez : **HACHETTE (AU PYPYRUS)**

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby) — Tél. 54682 — R. C. 96

**VOTRE VOITURE
DOIT POUVOIR DURER
AUTANT QUE
LA GUERRE**

1939

1940

1941

1942

?

**Employez
de préférence**



BRITISH WAR FUND

FOR

WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

DONNER SANS COMPTER
les plus petites donations sont utiles

SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE



OROSDI-BACK



LE CAIRE

R. C. 302

—
PORT-SAÏD

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

CONSTITUTION DU JAPON MODERNE «L'ÈRE MEIJI».

En Occident, on désigne indifféremment sous le nom de révolution ou de restauration l'ensemble d'événements qui aboutit au Japon, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, à l'éviction des Maires du Palais, les Shogoun Tokugawa et à la reprise du pouvoir effectif par l'empereur de lignée divine.

Les documents officiels de l'empire sont unanimes : il y a restauration non point d'une dynastie, ni même de sa puissance, mais simplement d'une certaine procédure gouvernementale dont une convention tacite avait pendant un moment, — un moment de quelques siècles — interrompu l'exercice.

Dans les premiers jours du mois de février 1868, les représentants des puissances accréditées au Japon reçurent la communication suivante :

« L'empereur du Japon annonce aux souverains de tous les pays étrangers et à leurs sujets que le Shogoun Tokugawa Yoshinobou a été autorisé selon son désir à se démettre du pouvoir. Dorénavant, nous exercerons l'autorité suprême tant

dans les affaires intérieures que dans les affaires extérieures de ce pays. En conséquence, le titre d'Empereur doit remplacer le titre de Taikoun, au nom duquel les traités ont été conclus. Des fonctionnaires ont été désignés par nous pour la conduite des affaires extérieures. Il est désirable que les Puissances à Traités reconnaissent cette déclaration.»

signé : MUTSUHITO.

Autrement dit : le successeur de Yoritomo et de Ieyas est admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite.

L'esprit de cette communication était à peine intelligible à l'étranger.

En effet, depuis qu'ils ont pris une vue directe du Japon (fin du xvi^e siècle), les Européens n'ont guère connu que les dictatures de Nobounaga et de Hideyoshi, puis la monarchie militariste des Tokugawa. Pour eux, le vrai empereur est à Yédo (Tokyo) et les « rois » ses vassaux (les daïmios) viennent lui rendre hommage. C'est lui qui accorde les privilèges de commerce et de navigation, c'est lui qui signe les terribles édits proscrivant les étrangers, c'est vers lui que, pendant la période d'isolement du Japon, la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales députe chaque année l'« Ambassadeur » chargé de demander humblement le maintien d'un comptoir qui coûte beaucoup d'avaries et rapporte beaucoup d'or.

On connaît bien l'existence d'un haut personnage reclus, sorte de chef religieux dont les ancêtres auraient effectivement gouverné le Japon. Ses occupations sont même assez exactement définies dans les rapports hollandais du xvii^e siècle : « Lui et ses conseillers composent le Sacré Collège qui fait les décrets, et qui décide de tous les points de religion... Cet avantage, qui rend le Dairo Prince des âmes, est suivi d'un autre qui le rend grand Prince terrien. Il n'y a que lui qui puisse donner de nouveaux titres à la Noblesse, ce qui lui

vaut plusieurs millions, les Nobles du pays n'épargnant rien pour en avoir...» (*Ambassades de la Compagnie des Indes, 1680.*) Mais personne n'envisage que cette idole puisse devenir un chef politique.

Lors de la réouverture du Japon, sur l'initiative américaine, les puissances avaient conclu leurs traités avec le Shogoun considéré comme souverain et qui se désigne lui-même *ad hoc* du titre de Taikoun ou Grand Seigneur. C'est pourquoi, dans ses mémoires, Sir Ernest Satow peut se décerner avec assez de raison un brevet de perspicacité pour avoir su prévoir deux ou trois ans avant qu'elle se réalisât la possibilité d'une restauration : « Beaucoup de ceux qui venaient me voir, écrit-il en se reportant aux années 1865-1866, étaient des fidèles de Daïmios et leurs propos m'engageaient de plus en plus dans la conviction que le Taikoun ne devait pas être regardé par les étrangers comme le souverain du pays, et que tôt ou tard nous aurions à entrer en relations avec le Mikado ». (Sir E. SATOW, *A Diplomat in Japan.*)

A cette époque, en effet, une telle éventualité prenait plus de vraisemblance à mesure que s'affirmaient, d'une part, un courant doctrinaire favorable aux prérogatives impériales et, d'autre part, une opposition ouverte au régime shogounal.

Chose curieuse, on peut faire remonter au fondateur même de la dernière dynastie shogounale l'origine des forces morales et matérielles qui devaient miner le régime qu'il établissait. Prince lettré, d'esprit ouvert, Ieyas favorisa les recherches des littérateurs, des historiens, des philosophes. La longue paix des Tokugawa permit à ce mouvement de prendre de l'ampleur et de se séculariser.

Pendant les longues guerres civiles, bien que des éléments de culture et même certains raffinements esthétiques se fussent conservés jusque dans les camps, les travaux d'érudition n'avaient pu être poursuivis que dans le calme relatif des monastères bouddhiques.

Maintenant, dans la paix maintenue par la poigne des Tokugawa, les lettrés japonais, presque tous anciens samouraï dont l'activité ne trouve plus à s'employer, découvrent et étudient les traditions de la nation. Les anciens rituels, les vieilles chroniques purement japonaises sont édités, admirés, commentés. C'est la « Renaissance » du pur Shintoïsme qui doit substituer aux études bouddhistes et confucianistes, le « retour à l'antiquité japonaise ». Le mouvement prend vite une nuance nationaliste. Le merveilleux bouddhique des légendes chinoises, un peu ridicules mais pieusement acceptées autrefois, certaines platitudes de Confucius excitent la verve des critiques japonais. Le plus grand d'entre eux, Motôri (1730-1801) rêve de faire sortir les dieux nationaux de l'antichambre du Bouddha et d'exalter tout ce qui est purement japonais.

Les représentants de cette tendance furent promptement amenés à considérer qu'une bonne façon d'adorer les dieux de Shinto était d'honorer leur descendant vivant, l'empereur. La situation de ce petit-fils de la déesse solaire Amaterasu n'était d'ailleurs nullement humiliante sous le régime des Tokugawa. Les temps étaient loin où l'empereur ballotté entre les factions se voyait brimé par les Chefs militaires ou réduit, comme il arriva sous les shogouns Ashikaga, à vendre pour subsister ses pages d'écriture. L'empereur, à Kyoto, vivait au milieu d'honneurs divins, entouré d'une cour fastueuse tout occupée d'étiquette. L'oisiveté même où il était réduit ne nuisait pas à son prestige ou en tout cas ne le diminuait pas aux yeux de son peuple comme elle aurait diminué un monarque européen. L'asiatique, en effet, ne considère pas le souverain comme une sorte de super-premier ministre ni même comme un bon administrateur-délégué du ciel pour organiser dans ses détails le bonheur de la nation. Le bon empereur, sans toucher aux affaires de l'Empire, manifeste ou mieux secrète son influence heureuse. « L'empereur, étoile

polaire du monde moral, écrit le P. Wieger (à propos de la Chine), dans la conception confucianiste et traditionnelle, l'empereur doit en luisant, en éclairant, orienter son empire vers le bien. Il devrait ne jamais intervenir davantage, il ne devrait même pas parler. » (*Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine.*)

Le reproche que l'empereur encourt n'est donc pas, pour les traditionnalistes, de ne pas s'agiter assez pour son peuple, mais bien de supporter entre ce peuple et lui des obstacles à leur communion.

La situation qu'occupaient les Tokugawa ne doit pas non plus s'apprécier d'un point de vue occidental. Les Tokugawa ne sont pas des usurpateurs. Tout d'abord parce que c'est de l'empire même qu'ils tirent le principe de leur pouvoir ; mais surtout parce que leur situation répond à un usage, à une vieille règle de droit public et privé du Japon que l'on peut appeler le système du pouvoir substitué. Ce système se retrouve à chaque période de l'histoire de l'Empire et à chaque instant de la vie japonaise. Bien avant les Shogoun, dès le VIII^e siècle, les Kwampakou de la famille Fugiwara jouent le rôle de maires du Palais. Le XI^e siècle voit éclore une institution plus originale dont l'effet est aussi de dissocier le pouvoir nominal et le pouvoir réel, le titre et la fonction : on voit des empereurs en exercice entrer dans un cloître bouddhique et désigner pour leur successeur un enfant ou un incapable auprès duquel toutes les institutions normales de l'empire fonctionnent pour la forme, tandis qu'eux-mêmes conservent la réalité du pouvoir. C'est ainsi que Shirakawa, qui fut empereur titulaire l'espace de 14 ans (1072-1086) administra effectivement l'empire jusqu'en 1129, c'est-à-dire pendant 43 ans encore après avoir reçu la tonsure. A la fin du XII^e siècle, Yoritomo, fondateur du système shogounal, laisse subsister, à côté de l'administration militaire qui décidera de tout, les rouages du pouvoir civil qui tourneront à

vide. Bien plus, les shogoun Tokugawa eux-mêmes ne furent souvent que les jouets de leurs Grands Conseils qui eux-mêmes obéissaient aux bureaux. La coutume n'était interrompue que lorsqu'une personnalité marquante se montrait assez forte pour joindre au titre l'exercice du pouvoir.

Les considérations théoriques que l'on pouvait invoquer contre le régime des Tokugawa ne devaient donc prendre toute leur valeur, développer leur efficacité, que si des vices plus directs affaiblissaient le shogounat.

Cette vocation de guerre civile qui est le trait le plus évident de l'histoire japonaise avait vu ses effets momentanément suspendus par l'autorité des Tokugawa. Après avoir défait ses ennemis à la bataille de Sekigahara (21 octobre 1600), Ieyas put unifier et pacifier le pays. Les grands seigneurs féodaux, vaincus, durent se faire courtisans. Les revenus des fiefs, employés autrefois à bâtir des places fortes et entretenir des armées servirent à soutenir le train luxueux que le Shogoun imposait aux daïmios. L'obligation de résider à la capitale de l'Est ou d'y laisser des otages achevait de paralyser les plus indépendants. Toutefois, au comble même de sa puissance, Ieyas n'avait pas osé exiger des grands daïmios du midi, les princes de Satsuma et de Chochiou, plus qu'un aveu nominal de dépendance et un serment d'allégeance prêté par nécessité. Pendant la longue paix des Tokugawa, ces deux clans gardent leur vitalité. Dirigés le plus souvent par des chefs éclairés, ils représentent par rapport à l'ensemble du Japon un élément progressiste et, en même temps, très nationaliste.

Il est plus aisé de conserver sa vitalité dans l'opposition qu'au pouvoir. Ainsi, tandis que se développaient les puissances hostiles au régime, les forces des Tokugawa déclinaient. Dans la paix, dans le luxe, les rudes vertus des hommes de l'Est, la valeur des chevaliers de Mikawa s'émoussaient. Pour éprouver le fil de leur lame, ils se voyaient réduits à faire voler quelques têtes de manants.

Pratiquant la politique du pire où se trouve amenée par une sorte de fatalité toute puissance qui décline, les Tokugawa prirent l'initiative de s'affaiblir davantage. Une loi de l'ère de Keïan (milieu du xvii^e siècle) disposait que chaque seigneur fournirait au shogoun deux soldats pour un revenu de 1 koku de riz (équivalant à une centaine de livres sterling). Cette législation qui mettait au service du shogounat, en dehors de son armée propre, un contingent d'un demi-million d'hommes environ fut modifiée en 1861 : la charge imposée aux fiefs est réduite de moitié et l'on admet que les hommes peuvent être rachetés par une somme d'argent ou une prestation en riz.

Les institutions civiles des Tokugawa ne résistaient guère mieux que leur organisation militaire à l'épreuve du temps. Les souvenirs du moyen-âge s'estompaient. Les classes inférieures comprenaient de moins en moins les raisons qui les avaient obligées de contracter vis à vis des seigneurs un lien de dépendance que l'organisation de Ieyas avait consacré. La paix, peu à peu, démodait l'édifice féodal. Le paysan, toujours attaché à la glèbe par des lois interdisant l'aliénation de sa propriété payait à ses maîtres un tribut rarement inférieur aux deux tiers du revenu de la terre. Ce sacrifice, consenti volontiers quand il constituait la contre-partie de la vie sauve, semblait lourd en période de calme. Des jacqueries avaient lieu sur les terres des seigneurs les plus rapaces, mouvements durement réprimés mais qui entraînaient presque toujours le châtement et souvent la mort du daïmio responsable. Dans les villes, les artisans, groupés en corporations, défendaient plus facilement leurs privilèges ; les commerçants, classe méprisée mais enrichie par la paix, prenaient conscience de leur importance en prêtant des sommes considérables aux daïmios endettés.

Les estampes populaires (Hiroshigué surtout et Hokusai), les scènes du théâtre réaliste de Kabuki évoquent le grouillement, l'ardeur à vivre des petites gens de cette époque.

L'horreur du Moyen-Âge est loin. Et si le menu peuple nous apparaît encore un peu recroquevillé et toujours prêt à tomber à quatre pattes devant l'homme aux deux sabres, il travaille joyeusement et s'amuse ferme dès qu'une bonne occasion se présente. Mais les mêmes documents nous montrent les obstacles qu'une organisation périmée oppose alors au développement irrésistible du trafic. Les moyens de transport n'ont subi aucune amélioration depuis plusieurs siècles. Les gens de guerre et les nobles usent du cheval de selle ou du palanquin et le peuple voyage à pied le plus souvent. Pour passer les rivières on trouve parfois un bac, mais le plus souvent il faut recourir aux bons offices d'une corporation de passeurs établis au gué. Voyageurs et paquets transitent à dos d'homme et font souvent une chute dans le courant. Parfois les eaux ont monté et il faut attendre philosophiquement la décrue. Pour le transport des marchandises, l'absence de routes oblige à recourir au cheval de bât. Le cabotage, qui semble s'imposer dans un pays d'îles, est entravé par l'interdiction de construire des bateaux capables de gagner la haute mer. Les plus importants, les *Sengokoubouné*, ou navires d'un tonnage de 1.000 kokous de riz, sont si mal construits, si peu manœuvrables, que l'on préfère souvent, pour le transport des personnes au moins, les inconvénients et les périls des chemins.

Les barrières administratives, les postes-frontière des *daïmios* où il fallait montrer passeport, les péages ajoutaient leurs difficultés aux obstacles naturels.

Le peuple avait le sentiment de ces discordances entre l'époque et les institutions, entre la vie et le règlement. Une opinion publique se formait et, par les moyens rudimentaires dont elle pouvait disposer, s'exprimait.

Le peuple japonais fut toujours assez frondeur. Au temps des pires contraintes, dans toutes les classes de la société, des hommes s'élevèrent pour apporter, au risque de leur vie, la

protestation de leur groupe. Respectueux des hiérarchies et des disciplines assurées, le Japonais est prompt à critiquer le pouvoir qui faiblit et la presse aura été certainement l'un des plus joyeux cadeaux que lui fit l'occident. Les journaux de huit pages avaient déjà dans le vieux Japon de modestes ancêtres et l'on doit sans doute considérer le premier Shogoun des Tokugawa, Ieyas, comme le précurseur du journalisme politique nippon : au lendemain de la bataille d'Abé où il vainquit Hideyori, désirant répandre rapidement dans tout le pays la nouvelle d'une victoire qui devait lui amener des partisans, il fit imprimer une de ces feuilles volantes que, sous le nom de *Gogai*, les camelots japonais à grand renfort de cris et de sonnailles colportent de nos jours encore à travers les rues sous le moindre prétexte de remaniement ministériel ou d'assassinat politique.

Des récitants, qui allaient de village en village, contribuaient également à répandre les nouvelles, à mêler les courants d'opinion. Sous couleur d'histoires privées ou de récits fantastiques, ces errants (des chevaliers déclassés le plus souvent) exerçaient leur verve contre le gouvernement des daïmios et du shogoun. De petits livrets se publiaient aussi sous les apparences d'histoires récréatives, à la façon de nos images d'Épinal, mais remplis de pointes à l'adresse des autorités. On traqua les baladins et on poursuivit les éditeurs, mais ce fut au bénéfice des pamphlets vendus sous le manteau, plus précis et de plus en plus efficaces parmi des masses plus instruites. Sous les premières années des Tokugawa, l'impression des pamphlets devint une véritable industrie. Le ton en était fort vif. Le désarroi de l'administration shogounale devant les demandes et les menaces précises de Perry fut vertement ridiculisé. (Voir KAWABÉ, *The Press and politics in Japan.*)

Telles sont, au milieu du XIX^e siècle, les tendances et les forces en présence : un pouvoir établi, disposant théoriquement de l'empire, mais faiblement soutenu par l'opinion

d'une nation à laquelle il n'a procuré que les joies négatives de la paix ; en butte à l'hostilité des grands clans et des théoriciens des prérogatives impériales.

Quinze années passèrent entre l'apparition de l'escadre américaine (1853) et la retraite des Tokugawa, quinze années de fièvre, quinze années dangereuses où, sous l'œil des puissances, se joue l'avenir du Japon.

Le Shogoun confesse son amertume. Dans une note remise aux ministres étrangers il se déclare finalement disposé, en présence de tant de difficultés, à fermer à nouveau l'accès du Japon et à congédier les étrangers « parce que le peuple de ce pays ne désire pas avoir de relations avec les nations étrangères ». Mais cette notification qui, au cours des siècles précédents, mettait en fuite les émissaires des puissances, n'attire plus que la risée. Le chargé d'affaires d'Angleterre la qualifie « d'indiscrete » et « sans égale dans l'histoire des nations civilisées ou non ».

Les clans du midi proclament leur opinion le sabre à la main.

Par un bref mot d'ordre, chacun résume son programme passionné. *Kinno* pour l'Empereur, *Sabakou* pour le Shogoun ; *Joï*, chasser les barbares, *Kaiko*, ouvrir les ports. Car s'il n'y eut pas révolution dans les principes, il y eut bien révolution brutale, sanglante dans les faits.

Les années qui suivirent l'apparition du Commodore Perry au Japon furent aussi bouleversées, aussi abondantes en caractères tragiques, aussi fertiles en situations dramatiques que le crépuscule de la République Romaine.

Dans l'abaissement de tout ce qui avait été honoré, dans le désastre des idées reçues, on voulait reporter sa confiance sur un nom. On cherchait un homme. C'est ce qui arriva au début de juin 1858 lorsque ceux qui dominaient dans les conseils persuadèrent le shogoun de déléguer à un Régent ce pouvoir qu'il n'exerçait lui-même qu'en commande.

Le choix se porta sur Ii Kamon Naoské, daimio de Hikoné, homme de 43 ans, vraie tête de politique, habile et énergique, tel que nous le montrent les portraits qu'on a conservés de lui : nuque de taureau, mâchoires prognathes, lèvres lourdes aux coins tombants, mais au-dessus de cette argile mal dégrossie, le regard qui juge et scrute, la froideur de l'homme qui a renoncé à bien des scrupules et à la pitié.

Mais toute l'habileté et la dureté du nouveau Régent, du Tairo n'y firent rien. Les passions, la haine, suivaient leur cours avec cette marche implacable que seule l'opposition des doctrines peut déterminer. Vraie guerre de religion, en fait.

Dans les petits hôtels aux jardins philosophiques, dans les maisons de thé aux charmantes filles apeurées, circulaient, se groupaient, conspiraient les chevaliers sans maître, les brigands héroïques et sordides et aussi les policiers du Bakufu, la Gestapo des Shogoun.

Des rendez-vous mystérieux se donnaient dans des coins perdus de la montagne, des pamphlétaires, sous un déguisement, parcouraient les villages, exhortant le peuple à défendre son empereur contre l'Administration, à détruire ces politiciens du shogounat qui ont dû accepter l'étranger pour n'avoir pas su lui interdire par la force le territoire sacré.

Une lettre adressée à son père par un conspirateur d'alors, un certain Torajiro, donne le ton des sentiments qui dominaient chez les ennemis du Régent : «... Ii Kamon gouverne en maître avec l'aide de Manabé Jenshō. Tous deux je les hais au point que je mangerais de leur chair. Je sais que des samouraï d'Owari, de Mito et d'Echizen se sont concertés pour se débarrasser d'Ii Kamon et ce projet me fait danser de joie. » (Cité par LA MAZELIÈRE, *Le Japon*.) Un homme de la trempe d'Ii Kamon devait humer avec quelque jouissance cette atmosphère d'hostilité cannibale et ce devait lui être une douce compensation aux ennuis du pouvoir et à lecture des rapports.

On a déjà compris que cette expérience finit dans le sang.

Aucun homme ne pouvait plus apaiser le trouble profond de la nation. Il y fallait l'intervention d'un principe.

Les crimes politiques et les exécutions se succédèrent encore pendant de longues années, selon cette froide logique de l'Orient où tout homme est bien convaincu qu'il est plus simple de tuer son contradicteur que de le persuader, point qui gênera longtemps encore en ces contrées le fonctionnement du régime parlementaire.

Mais enfin, du fond de cette confusion, une voix s'élève. L'empereur parle et, devant le sanctuaire de ses ancêtres divins, prend des engagements solennels. Ce sont les cinq articles du serment impérial, charte du Japon moderne :

1° Des institutions délibérantes, largement représentatives, seront établies et les affaires de l'État seront réglées en accord avec l'opinion publique.

2° Le souverain et le peuple seront unis comme un seul homme dans la gestion politique de l'Empire.

3° Les hommes du peuple ne seront pas moins autorisés que les fonctionnaires civils et militaires à poursuivre les destinées et but de leur vie et nous ne pensons pas que quiconque s'en puisse trouver lésé.

4° Les anciennes coutumes seront abolies et réformées d'après les éternels principes de justice.

5° La sagesse et la science seront recherchées et étudiées dans le monde entier et la puissance de l'Empire en sera renforcée.

L'ordre de ces propositions nous surprend un peu. C'est ainsi que l'article second nous apparaît comme le principe dont l'article premier serait l'application, mais une adresse aux dieux n'est pas une composition de rhétorique. Essentiellement, par le serment, l'empereur signifie son désir que rien désormais ne vienne s'interposer entre son peuple et lui-

même. Comme le premier empereur il veut « écouter l'Empire », la rumeur intelligible de la « plaine des roseaux ».

Le Manifeste adressé le même jour (14 mars 1868) au peuple nous éclaire sur ce point :

« Depuis notre moyen-âge, le régime impérial a décliné et de puissantes familles ont, l'une après l'autre, possédé la réalité du pouvoir souverain. Ces familles militaires affectaient le plus grand respect envers la Cour impériale, mais ce respect était d'un tel caractère qu'il éloignait de plus en plus l'Empereur de son peuple...

« Si l'empereur et son peuple ne vivent pas ensemble avec plus d'intimité, comment pourrais-je remplir mes devoirs de souverain? J'ai maintenant pris en main les droits de mes ancêtres... »

Voilà qui suffit à donner un accent personnel à toutes les réformes que le Japon empruntera aux constitutions de l'Occident. Pour démocratiques qu'elles puissent paraître, elles ne seront jamais que des moyens particuliers d'assurer l'exécution du dessein exprimé par l'empereur dans son serment.

« L'empereur règne sur le pays comme chef suprême de la vaste famille japonaise », écrit le Baron Hozumi ; théocratique et patriarcal, son gouvernement ne subit pas les exigences populaires mais, en réformant les institutions, fait l'essai, pour le bonheur du peuple, d'une certaine méthode. En introduisant le régime représentatif, l'empereur agit comme un père qui, pour l'éducation de ses enfants, accorde sa préférence à certaines disciplines. A mesure que le peuple japonais prouve son zèle et ses progrès, on lui ouvre l'accès des cours supérieurs et les moyens de consultation se rapprochent de plus en plus du régime des démocraties : d'abord, assemblées de délégués de l'exécutif, bientôt autorisées à recevoir des pétitions populaires ; puis on leur concède l'initiative en matière législative ; un grand pas encore et l'on arrive aux

assemblées élues sous le régime censitaire et enfin le peuple japonais, admis à son baccalauréat politique, reçoit la dernière formule de l'Occident : le suffrage universel.

Le tout ayant pris un peu plus d'un demi-siècle.

Ce n'est pas un des moindres travaux du Meiji, du « gouvernement éclairé » de l'empereur Mustu-hito, que cet édifice juridique où l'on voit conservé et restauré le vieux bastion théocratique, agrémenté de tous les détails architecturaux des démocraties.

Aucune équivoque sur le principe. Au Japon, ainsi que l'explique un pur impérialiste, le Professeur Uyesugi. « la volonté de l'ensemble n'a pas à être exprimée par une majorité, elle est exprimée par l'empereur... tout Japonais estime que son individu atteint son plus grand développement en obéissant à l'empereur ». C'est une sorte de communisme moral. Aussi bien, les polémistes les plus chauvins, les théoriciens les plus purs du pouvoir impérial n'ont-ils jamais demandé l'abolition de la Chambre des Députés ; mais par une logique invincible ils réclament la suppression de la chambre aristocratique, l'abolition des Pairs. « En effet, dit toujours le Professeur Uyesugi, dans les temps anciens, le peuple tout entier était sur un pied d'égalité et ce n'est que par imitation des choses de l'Occident qu'on a créé des Pairs pendant l'ère Meiji. L'État japonais est une coopérative dont tous les membres doivent être égaux. » (*Shinsei Nippon no Kensetsu : le Fondement du vrai Japon.*)

Égaux dans la subordination. C'est cet état d'esprit, plus que les moyens matériels ou intellectuels de la nation japonaise, qui permit cette transformation extérieure dont les grandes puissances s'étonnèrent.

La mystique impériale, la présence à la tête du peuple japonais d'un être d'essence astro-divine constitue, en outre, une sorte d'assurance contre la lutte des classes.

Elle évite ou au moins tempère, dénature la griserie des

puissants et l'envie des déshérités. Ce n'est pas de sa puissance, ce n'est pas de son influence que l'homme d'état, que le président de trust tire son orgueil, c'est d'accomplir cette tâche pour l'empereur, c'est, en servant, de recevoir le reflet de sa divinité. Quant au petit peuple, il peut lui arriver de jeter un regard de jalousie sur les plumes et dorures du ministre, sur les automobiles de l'industriel, mais il ne peut sentir douloureusement leur supériorité car il n'y a entre ces puissants et lui aucune différence essentielle ; tous sont, dans une égalité complète, les sujets de l'empereur et c'est le seul titre qui compte.

Comme instrument de Gouvernement c'est évidemment beaucoup plus fort que d'écrire au goudron sur les murs : « *Il Duce ha sempre ragione* », le Duce a toujours raison !

Il est, en outre, une institution dérivée à la fois de la divinité de l'empereur et des dogmes de la religion shintoïste, qui vient apporter au sentiment patriotique et à l'ardeur combative du Japonais un stimulant de nature unique. Cette institution est le Yasukuni. Le Yasukuni est un temple, placé sur une légère éminence dans un quartier assez maussade de Tokyo, la colline de Koudan. Un chemin large, bordé d'une garde de lanternes de bronze, monte assez majestueusement vers ce monument au fronton duquel s'inscrit, dans un cartouche, ce poème de l'empereur Meiji :

« Combien précieuse l'enceinte qui garde aux champs de Musashi les noms de ceux qui ont travaillé pour la patrie ! »

Le Yakusuni n'est pas de création ancienne. Il fut établi, sous un nom différent, en 1869, deuxième année de l'ère Meiji, en l'honneur des héros qui s'étaient sacrifiés pour la cause de la restauration impériale.

Pour le touriste rapide, c'est un simple mémorial dédié aux morts au champ d'honneur et aux grands serviteurs de l'empire.

Il en va tout différemment.

L'installation dans le temple de Yasukuni, par ordre de

l'empereur, de la tablette funéraire d'un homme mort au service du pays n'est pas un geste commémoratif. Elle fait du défunt un Dieu, purement et simplement. Il entre dans le Panthéon shintoïste comme Kami, comme divinité préposée à la garde de l'Empire, « pilier de l'Empire ». C'est plus même que l'antique promesse qu'entendit Scipion l'Africain dans son rêve « *Sed quo scis, Africane, etc...* il est un lieu dans le ciel pour les héros qui ont sauvé, secouru, agrandi la patrie, afin qu'ils y jouissent d'une vie éternelle, *ubi beati aeo sempiterno fruuntur* ».

Tous rangs, préséances ou distinctions honorifiques sont par là dépassés. Les généraux et les simples soldats sont désormais égaux non point dans la mort mais dans leur divinité.

Ils ont droit aux prières de tout le peuple et l'empereur lui-même vient se recueillir périodiquement devant leurs tablettes.

« Pour les veuves, les parents, les enfants, écrit avec beaucoup de naturel un journaliste japonais, c'est une grande consolation et satisfaction que leurs époux, pères ou fils, quittent le rang des humains et deviennent des Kami priés par tous. »

Telle est la perspective qui s'offre au soldat qui part à la guerre.

Tous, parmi ceux qui donneront leur vie, ne seront pas élus. On croit souvent à l'étranger, que tout japonais honorablement tué à l'ennemi entre au Yasukuni. C'est une erreur qui déforme l'esprit de l'institution. Le nombre total des morts déifiés depuis la Restauration, à la suite de la guerre civile ou des guerres étrangères soutenues par le Japon est d'environ 150.000. En octobre 1938, il y eut une promotion qui comptait à elle seule 10.334 nouveaux dieux, à l'occasion de « l'affaire de Chine ».

On conçoit l'effet que peut avoir cette géniale trouvaille de l'empereur Meiji sur l'armée d'une nation imbue du sentiment de sa primauté sur toute autre, portée par tempérament

à tous les excès des passions de l'orgueil et nourrie dès l'enfance d'histoires de coups de sabre et de suicide par point d'honneur.

Tels sont, si l'on peut dire, les moteurs de la machine japonaise. Il reste à examiner les vices de constitution et les erreurs de conduite qui doivent amener naturellement cette machine surcomprimée à l'excès de vitesse et à la catastrophe.

Jean BAELEN.

HASSAN

pièce en cinq actes (1)

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Vers le soir du jour suivant. Le Jardin du Calife (voir acte III, scène 1). Entre le CALIFE avec sa suite, au moment où HASSAN sort de son Pavillon.

LE CALIFE

Nous venions à votre porte pour vous chercher, Hassan, mais vous avez anticipé le toc du doute par le choc de l'apparition. Pourquoi quitter votre maison avant le rossignol? Désirez-vous chanter aussi pour la lune qui se lève? S'il en est ainsi, nous voici venus pour écouter.

HASSAN

Oh, Maître du Monde, l'heure du rossignol n'est pas venue encore. Je vous ai cherché tout le jour sans parvenir à vous rejoindre : Vous présidiez le Divan, vous étiez à la chasse, vous dormiez, vous preniez votre repas, et maintenant l'heure est proche, ô Maître du Monde, mais pourtant pas encore venue.

LE CALIFE

Quelle heure?

(1) Voir *La Revue du Caire*, avril-juillet 1942.

HASSAN

L'heure du rossignol : l'heure où le soleil et la lune sont pesés aux balances d'argent du ciel : et la balance de votre justice s'incline en même temps que le soleil.

LE CALIFE

Sûrement votre tête est peuplée de rêves ou brouillée par une humeur perverse. Je ne puis saisir l'ombre de ce que vous voulez dire.

HASSAN, se jetant aux pieds du Calife

O Maître du Monde, ayez pitié de Pervaneh et de Rafi !

LE CALIFE

Quoi, ces deux-là ! Laissez-les avoir pitié d'eux-mêmes. Ils ont choisi la mort, m'a-t-on dit. La femme m'a fait ce compliment de préférer la torture avec son Rafi, à un mariage avec moi. Ils ont passé une journée agréable ensemble : des mets exquis étaient à leur portée, et la surveillance était fort discrète. Ils passeront à présent une soirée moins agréable.

HASSAN

Ne permettez pas qu'on torture la femme : ayez pitié de la femme !

LE CALIFE

Levez-vous, fantasque suppliant. Osez-vous demander grâce pour ces êtres insolents et dangereux, dont la vie était entre leurs propres mains, et qui ont eux-mêmes déclenché le ressort de la souricière où ils seront détruits ?

HASSAN

Si seulement vous les aviez écoutés, si seulement vous les aviez observés comme j'ai fait, pendant qu'ils délibéraient sur

ce choix terrible, vous auriez oublié la justice, et la raison d'État, et la vengeance, pour ne rester attentif qu'à l'appel de l'angoisse de leurs cœurs !

LE CALIFE

J'en doute.

HASSAN

Leur choix est si beau ! Ils sont si jeunes ! Si invinciblement amoureux ! Je n'ai pas dormi, je n'ai pas mangé, Maître. Je n'ai plus de joie dans mon jardin, plus de paix dans ma maison. Je vois du sang sur les murs, du sang sur mon tapis, du sang dans la fontaine, du sang dans le ciel.

LE CALIFE

Bien, bien, je vais vous laisser à ces imaginations agréables. Abou Nouwas m'a procuré une jeune kurde qui peut danser une jambe roulée autour du cou, et qui connaît par cœur la rhapsodie d'Alexandre. Je perçois que vous ne serez pas un plaisant compagnon pour un divertissement nocturne.

HASSAN

C'est contre la torture seulement que je plaide, c'est pour la femme seule que je vous implore. Dites rien qu'un mot : le soleil sera couché dans si peu de temps !

LE CALIFE, courroucé

Si vous, et Ishak, et Jafar, et les Gouverneurs de toutes les provinces étiez prosternés en supplication devant moi, je ne lui ferais pas grâce d'une des caresses de la main noire de Masrur.

HASSAN, bondissant sur ses pieds et fonçant sur le Calife

Tyran odieux, tortionnaire d'enfer !

LE CALIFE, froidement, pendant que les gardes se saisissent de Hassan

Vous me surprenez. Depuis quand les confiseurs sont-ils devenus si féroces dans leur comportement ?

HASSAN, terrifié

Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ? ...

LE CALIFE

Voici que l'ancien confiseur parle à nouveau.

HASSAN

Je n'ai pas honte d'être un confiseur. Mais j'ai honte d'être un lâche.

LE CALIFE

Ne désespérez pas, mon bon Hassan. Vous avez négligé mon avertissement : vous avez quitté le Jardin de l'Art pour le Palais de l'Action. Vous vous êtes tracassé la tête au sujet de la tyrannie des Princes, et le vent des complications souffle à travers votre chemise. Vous perdrez votre maison, et serez banni du jardin, car vous n'êtes pas fait pour être l'ami des rois. Pour le reste, vous m'avez rendu grand service l'autre nuit, allez en paix, et désormais, toute la confiserie du Palais sera commandée à votre boutique.

HASSAN

Maître, pour cette clémence, je vous remercie humblement.

LE CALIFE

Il n'y a pas de quoi, il n'y a pas de quoi. Je tiens compte de ce fil rouge de folie çà et là tissé parmi la fibre de chameau de votre caractère. Je sais votre cerveau aisément affecté par une après-midi trop chaude. En vérité, je partage même l'intérêt

que vous avez témoigné pour le sort de Pervaneh et de Rafi et, comme une marque de faveur, je vous offre une place parmi les spectateurs de leur supplice.

HASSAN

Ah, non, non ! Je ne supporterai jamais de voir cela !

LE CALIFE

Plus encore, comme un signe particulier de mon estime, je ne vous enverrai pas au supplice, mai je ferai tenir le supplice ici, et il sera donné en votre honneur. Vous avez rêvé que vos murs transpiraient le sang. J'accomplirai le présage, et je ferai que le rêve devienne vérité.

HASSAN

Je ne dormirai jamais plus.

LE CALIFE, à un de ses gardes

Prenez mon anneau ; allez à la poterne, interceptez la procession de la Mort-Lente, et ordonnez à Masrur d'amener les prisonniers dans ce pavillon, et de les exécuter sur le tapis qu'il trouvera à l'intérieur de ces murs.

HASSAN

Maître ! Maître ! N'est-ce pas assez ? Je dois retourner à mon métier, et retomber au ruisseau du Bazar : je dois redevenir un homme pauvre, et la risée des hommes pauvres. « Regardez Hassan, diront les gens, il a eu son jour de grandeur. Regardez ce grasseyeux personnage : il fut drapé dans l'or. Allons, et payons-nous le plaisir d'insulter celui qui fut une fois l'ami du Calife. Tirons de lui des enseignements moraux sur l'instabilité des choses humaines. » Mais moi, négligeant leurs railleries et leur compassion insolente, drapant mon corps dans mon manteau et mon âme dans la contemplation,

je me serais ressouvenu de mes jours d'orgueil, de ce Jardin de Paix, de cette Fontaine de Grâce, de ce Pavillon de Béatitude. Je me serais rappelé qu'une fois j'ai parlé de poésie avec les Poètes, et possédé des esclaves aussi délicieux que leurs prénoms ! Préservez, préservez pour moi, ô Maître du Monde, ce palmier du souvenir dans le désert de mon affliction. Ne souillez pas avec le sang ces lieux heureux. Ne laissez pas les arbres qui vous écoutaient, hier encore, m'appeler votre ami, courber leur tête sous le vent de l'angoisse ; ni des fleurs de sang germer sur le seuil que j'ai franchi. Epargnez-moi, épargnez-moi le péril d'entendre ce qui, si je l'entends, m'obsèdera à jamais et à jamais — le gémissement de cette blanche femme !

LE CALIFE, aux gardes

Ne le relâchez point que tout ne soit fini. Veillez à ce qu'il garde les yeux bien ouverts, et qu'ils soient régalez à satiété.

Le Calife sort, avec sa suite. On entend le chant du Muezzin

HASSAN

Le soleil s'est couché. — Gardes, oh, Gardes ! *(Pas de réponse.)* C'est l'heure de la prière, ne priez-vous pas ? J'ai encore un petit trésor. *(Les Gardes ne répondent pas.)* Êtes-vous muets ? *(Les Gardes acquiescent de la tête.)* Mais pourquoi n'êtes-vous pas sourds ? *(Les Gardes montrent leurs bouches.)* Ah ! Vos langues vous ont été arrachées ! *(Les Gardes indiquent la fenêtre du pavillon.)* Que voulez-vous me faire remarquer ? ... Ah, Yasmin !

YASMIN

J'ai tout vu et entendu derrière le treillis. Hassan est tombé en disgrâce.

HASSAN, avec égarement

Ah, bien, très bien, plus que bien ! Vous êtes à la fenêtre, je suis dans la rue. Ceci est le reflet de cela. Comme les cygnes

vont doubles sur le miroir de l'eau, ainsi les événements se mirent dans le cours de nos existences. Oui, la même chose encore une fois :

*Verse-nous tes dons, ô Corolle pleine,
Car une nuit luira, proche ou lointaine,
Où le Jardinier des Divins Domaines
Te viendra cueillir, fleur fanée, Yasmin!*

Venez à présent, Yasmin, commencez par un doux mensonge : chantez un peu combien vous m'aimez. Détaillez-moi vos charmes membre par membre, puis faites venir, ah, faites venir votre nouvel amant, raillez mes vers inspirés par la lune, et dites-moi bien quel imbécile, quel fatigant vieil imbécile je suis !

YASMIN

Je ne traiterai pas encore Hassan d'imbécile. Hassan est tombé du pouvoir, mais il n'est pas nécessairement tombé dans la pauvreté. Le Confiseur du Palais peut encore devenir le plus riche marchand de Bagdad.

HASSAN

Oh ! putain, putain, putain !

YASMIN

Pourquoi te fâches-tu ? En quoi t'ai-je insulté ?

HASSAN

Ah, si c'était toi qui fusses près d'être torturée ! si c'était toi !

YASMIN, regardant à travers le jardin, et oubliant Hassan

Enfin, enfin ! la Procession de la Mort-Lente ! Je la verrai toute !

L'éclat rouge d'un crépuscule attardé illumine le fond de la scène. A travers le jardin, se dirigeant vers la porte du pavillon, s'avance, découpée en silhouettes noires, la Procession de la Mort-Lente : Masrur, nu, avec son cimenterre. Quatre assistants bourreaux, vêtus de noir, chargés d'instruments dont l'acier luit.

Deux hommes portant entre eux un brasier allumé suspendu à une perche. Deux hommes portant une roue monstrueuse. Quatre hommes portant le chevalet. Un homme avec un marteau et un fouet.

Rafi, à moitié-nu, et Pervaneh, poussant une charrette qui porte leurs cercueils. Leurs jambes traînent de lourdes chaînes.

Derrière chacun d'eux marche un soldat tenant son épée levée.

Masrur frappe à la porte du pavillon : les esclaves ouvrent, et s'échappent en panique à la vue des nocturnes visiteurs. Le reflet du brasier qu'on introduit illumine les fenêtres. Les gardes de Pervaneh et de Rafi détachent les chaînes de leurs pieds, et les empoignant par le cou, les poussent rudement dans la maison. Les quatre esclaves réapparaissent sous la conduite de l'homme au fouet, qui les contraint de porter les cercueils à l'intérieur. En dernier lieu, Hassan est saisi par ses deux gardes et forcé d'entrer.

La scène devient totalement obscure sauf la lueur embrasée qui s'encadre dans les fenêtres. Dans le silence du jardin, s'élèvent le jaillissement de la fontaine et le bruissement d'une roue qui tourne. Les deux sons s'entrecroisent, et marient leurs gammes montantes, et se prolongent, insupportablement insistants : en même temps qu'eux une musique faible prélude. Un cri de douleur est à demi étouffé par les violons.

Enfin la clarté d'argent de la lune inonde le jardin. Hassan, poussé dehors par ses gardes, paraît à la porte du pavillon. Son visage est blanc et hagard. Il fait quelques pas chancelants, puis tombe évanoui à l'ombre de la fontaine. Les cercueils sont rapportés, cloués à grand bruit, et replacés sur la charrette. Des soldats poussent la charrette à la place qu'occupaient les prisonniers, et le restant de la procession repart dans l'ordre inverse de l'arrivée.

Seul MASRUR s'est attardé à la porte. YASMIN est accrochée à son bras.

YASMIN

Masrur, ô ténébreux Masrur !

MASRUR

Allah, la femme !

YASMIN

Quel parfum de sang sur vous !

MASRUR

Et sur vous, de roses.

YASMIN

Je riais de les voir se tordre. Je riais, je riais, cachée derrière le rideau.

MASRUR

Vous entourerai-je de mes bras ?

YASMIN

Vos bras sont des colonnes de pierre noire et brillante.
Votre poitrine est le palais de la nuit.

MASRUR

Blanche petite phalène nocturne, je vous écraserai contre
mon cœur.

YASMIN, un moment plus tard, se débattant hors de son étreinte,
avec un cri de terreur soudaine.

Ah, laissez-moi partir ! Les entendez-vous ?... Les entendez-vous ?

MASRUR

Qu'y a-t-il d'autre à entendre que les rumeurs de la nuit ?

YASMIN, s'échappant

Les fleurs parlent... le jardin vit... (Elle tombe)

MASRUR, se penchant pour l'emporter

Elle aime le sang et s'effraye de la lune. Elle est lisse et
blanche. Je la prendrai chez moi. (Il sort. Entre ISHAK à la recherche
de HASSAN.)

ISHAK

Hassan ! — où gît-il ? Hassan, oh, Hassan ! — Tu as brisé
son gentil cœur, Haroun, et moi j'ai brisé mon luth : je ne
jouerai plus pour toi. Ah, pourquoi ne m'ont-ils pas averti plus
tôt ? J'ai peur que sa raison ne s'échappe avant que je ne le
retrouve. Peut-être est-il errant par les rues cette nuit, éperdu
comme la mort, et s'arrachant les yeux. Hassan, oh, Hassan !
C'est lui : il gît dans la même posture où je l'ai vu pour la

première fois : au pied d'une fontaine, et le visage tourné vers la lune. Sa vie est rimée comme une chanson : elle a la nostalgie du refrain ancien. La vie est-elle un miroir où les événements se reflètent en double ?

HASSAN, s'éveillant à-demi

Cygnes qui dérivez dans le brouillard...

ISHAK, se penchant sur lui pour le soulever

Ami, je suis heureux d'entendre ta voix. Debout, debout, te voilà dans un pitoyable état.

HASSAN, faiblement

Laissez-moi reposer... Cet endroit est calme, et l'haleine de la terre y est fraîche. Puissé-je ne jamais plus me lever, jusqu'à ce qu'ils m'emportent dans mon cercueil, et me fassent descendre le fleuve jusqu'à la mer — au large !

ISHAK

Vous êtes en vie, personne ne vous veut du mal : rappelez vos esprits et lutez contre le désespoir.

HASSAN

Et dans cette mer il n'y aura pas de poissons rouges...

ISHAK

Venez : levez-vous. Soyez brave : je sais que vous avez souffert.

HASSAN

Elle fut brave. Ah, ses mains, ses mains !

ISHAK

Ne me détaillez pas cette histoire.

HASSAN

Vous êtes poète. Ils coupèrent la tête à son amant, et en firent couler le sang sur ses yeux à elle !

ISHAK

Taisez-vous. Vous êtes la proie d'un démon. Je vous le dis : tout cela n'est pas vrai. Cessez de rêver : mettez vos yeux dans mon regard : écoutez ! (On entend des cloches sonner à l'extérieur du jardin.) Entendez-vous ? On conduit les chameaux vers la Porte de la Lune. A minuit part la grande caravane d'été pour les villes lointaines du Nord-Oriental, pour Bokhara la divine, et pour l'heureuse Samarkand. C'est un long chemin désertique aussi jaune que la plage brillante. C'est pourquoi les Pèlerins ont donné le nom de Voyage Doré à leur parcours.

HASSAN

Et que nous importe le Voyage Doré de Samarkand, que nous fait à vous et à moi ?

ISHAK

Je vais quitter cette Cité d'esclaves, cette Bagdad de fornication. J'ai brisé mon luth, et je n'écrirai plus de qasidahs à la louange de la générosité des rois. Je veux faire l'essai du sentier aride, et prêter l'oreille à la voix qui dit le vide des choses de la terre. Et vous marcherez à mon côté.

HASSAN

Moi ?

ISHAK

Levez-vous. Et confiez-moi encore une fois le soin de vous indiquer la route.

HASSAN, se levant avec l'aide d'Ishak

Pourquoi me sauver d'une mort que je désire? Que suis-je pour vous, ou pour aucune créature vivante? Pourquoi me condamner à vivre comme à une fatalité?

ISHAK

Parce que je suis votre ami, et que j'ai besoin de vous.

HASSAN

Oh, Ishak, chanteur et poète!

ISHAK

Préparez-vous à partir.

HASSAN

Je ne possède rien.

ISHAK

O pèlerin, vrai pèlerin! J'ai des dinars d'or : nous nous fournirons de vêtements à la Porte : nous troquerons cette soie de l'indolence contre le poil-de-chameau du labeur. Mais n'avez-vous rien chez vous que vous désiriez prendre, pas la plus petite chose?

HASSAN, avec un grand frisson

Derrière cette porte, rien! Mais j'ai un vieux tapis qui pend toujours dans mon échoppe. Ses gentilles fleurs, le Nègre ne les a point souillées. Et pourtant, je n'ose pas l'aller chercher.

ISHAK

Je vous l'apporterai. Durant notre route, vous l'étendrez sur le désert à l'heure de la prière du soir, et ce sera comme une petite prairie dans la stérilité des sables.

HASSAN, s'agrippant à Ishak dans une panique soudaine

Restez près de moi : ne me quittez pas ! La nuit devient plus sauvage.

ISHAK

Rappelez vos esprits, Hassan. Tout n'est qu'étoiles et lune et paix cristalline.

HASSAN

Les arbres bougent sans qu'il y ait un souffle... les fleurs parlent... les astres deviennent plus gros.

ISHAK

Soyez calme : il ne se passe rien. (L'eau de la fontaine coule rouge.)

HASSAN

La fontaine, la fontaine !...

ISHAK

Oh, hélas ! elle déverse du sang. Allons-nous-en.

HASSAN

Le Jardin vit !

ISHAK

Allons-nous-en : il est hanté. Allons-nous-en ! allons-nous-en ! Suivons les cloches ! (Ils sortent en panique.)

SCÈNE II

(Le Fantôme de l'Artiste de la Fontaine se lève du sein de la vasque vêtu d'une pâle robe byzantine.)

FANTÔME DE LA FONTAINE

Le Jardin aux fantômes. Avancez, frère nouveau et sœur nouvelle. Avancez tandis qu'il reste en vous encore assez de la pesanteur de la terre pour que vous puissiez parler et vous

faire voir. Avancez, ceux qui ne sont plus vont danser avec ceux qui ne sont pas encore.

FANTÔME DE RAFI, avec la voix de Rafi, les vêtements de Rafi, les chaînes brisées de Rafi, mais pâle... comme la mort

Nous sommes ici, Ombre de la Fontaine.

FANTÔME DE LA FONTAINE

Bienvenue à toi et à ta blanche compagne en ces lieux... hantés. Vagabondez à votre guise. J'ai fait fuir en panique tous les engendrés de la chair.

FANTÔME DE RAFI

Comment furent-ils mis en panique, ces deux-là ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Quand les bouillons de l'eau eurent viré du blanc au rouge, leurs visages ont viré du rouge au blanc. Ils coururent !...

FANTÔMES, cachés dans les bosquets

Ha ! ha !

FANTÔME DE PERVANEH

Dis-nous, Homme de la Fontaine, maintenant qu'allons-nous faire ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Rien : vous êtes morts.

FANTÔME DE PERVANEH

Resterons-nous dans ce jardin pour être amants toujours, flotter dans l'air et voltiger parmi les feuilles ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Aussi longtemps que vous garderez mémoire de ce que vous avez souffert, vous serez retenus près de la maison où fut répandu votre sang.

FANTÔME DE PERVANEH

Nous en garderons mémoire pendant dix mille ans.

FANTÔME DE LA FONTAINE

Vous oubliez que vous n'êtes plus qu'esprits. Les souvenirs des morts sont plus légers que leurs songes.

FANTÔME DE PERVANEH

Mais vous, pourtant, restez bien ici, près de la fontaine ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

J'ai créé cette fontaine : au monde qu'avez-vous créé ?

FANTÔME DE PERVANEH

Rien sinon l'histoire de nos deux vies.

FANTÔME DE LA FONTAINE

Ceci ne vous sauvera pas. Sur la terre même vous viviez en esprits. Je discerne cela à ces grandes ombres qui furent vos yeux. — Moi, je n'avais cure que de la Terre. J'aimais les veinures des feuilles, les formes des bêtes glissantes, la flaque d'eau sur le chemin, le toucher de la pierre et du bois. Je savais si bien les formes des choses que ma sculpture était la meilleure au monde. C'est pourquoi mon esprit est lourd encore de tous les souvenirs de la terre, et je demeure dans le monde que j'aime. — Est-ce que je désire voir l'envers de la lune ?

FANTÔME DE PERVANEH

Dites, ne se peut-il que nous restions aussi ? Ne puis-je effleurer l'ombre de ses lèvres, entendre les paroles chuchotées par son amour ? Serons-nous chassés d'ici, ô Homme de la Fontaine ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Comment saurais-je ? Puis-je prévoir ?

FANTÔME DE PERVANEH

Toi aussi tu ne prévois pas. Mais que te semble du Ciel, que dis-tu de l'Infini, quoi des astres, et quoi de nous ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Je ne sais rien de plus que vous.

FANTÔME DE PERVANEH

Le secret est donc secret toujours ? et cette vie-ci plus ténébreuse que celle qui fut ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Espérais-tu en une révélation ? Pourquoi les morts seraient-ils plus avisés que les vivants ? Les morts ne savent qu'une chose — qu'il était meilleur d'être en vie.

FANTÔME DE PERVANEH

Mais nous n'allons plus éprouver la douleur. — Oh, plus la douleur, Rafi !

FANTÔME DE LA FONTAINE

Mais vous aurez si froid !...

FANTÔME DE PERVANEH

Avec le feu de l'amour au dedans de nous ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Quand le vent soufflera, vous oublierez tout.

FANTÔME DE PERVANEH

Oublier? — Rafi, Rafi, allons-nous oublier, Rafi?

FANTÔME DE RAFI, voix mince comme un écho

... oublier ... Rafi ...

FANTÔME DE LA FONTAINE

Vous oublierez quand, dispersés, le grand vent vous enlèvera, portés avec dix millions d'autres, comme des gouttes sur une vague de l'air.

FANTÔME DE PERVANEH

Une foi secrète me dit que moi je n'oublierai pas mon amant quand bien même Dieu oublierait le Monde. Et le vent où nous portera-t-il?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Que sais-je? ou que savent-ils? Je sais seulement qu'il se précipite.

FANTÔME DE PERVANEH

Comment savez-vous cela du vent?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Parce qu'il souffle à travers le Jardin et qu'il emporte les âmes ensemble.

FANTÔME DE PERVANEH

Quelles âmes?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Les âmes des enfants à naître qui attendent vivant dans les fleurs.

FANTÔME DE PERVANEH

Et comment savez-vous ceci qu'il en passe jusqu'à dix millions ensemble ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

C'est qu'elles passent comme une comète à travers les cieux de minuit.

FANTÔME DE PERVANEH

Les fantômes ne m'effrayent pas. Mais que vous semble de la Justice et du Châtiment et de la Raison et du Désir ? Que vous semble de l'Amant dans le Jardin de Paix ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Informez-vous plutôt du vent.

FANTÔME DE PERVANEH

Non pas, il faut me répondre : Je sais qu'à la fin je dois trouver l'Amant dans le Jardin de Paix.

VOIX, dans le jardin

Et de la Vie, que vous semble ?

FANTÔME DE PERVANEH

Qui demande : de la vie que vous semble ?

FANTÔME DE LA FONTAINE

Les âmes de ceux qui seront bientôt nés.

VOIX

Nous avons quitté nos fleurs. Nous savons que nous serons nés bientôt. Que vous semble de la Vie, ô morts ?

FANTÔME DE PERVANEH, dans un grand cri

Quoi, la vie ... est douce, mes enfants. (Les feuilles des arbres commencent à frémir)

FANTÔME DE LA FONTAINE

Écoutez les arbres.

FANTÔME DE PERVANEH

Est-ce qu'il vient?

FANTÔME DE LA FONTAINE

C'est le vent. Je dois descendre sous la terre. (Le Fantôme de la Fontaine disparaît)

FANTÔME DE PERVANEH

Ah, j'ai froid ... j'ai froid, mon bien-aimé.

FANTÔME DE RAFI, à peine visible et voix très faible

... froid ... froid.

FANTÔME DE PERVANEH

Parle-moi, parle-moi, Rafi.

FANTÔME DE RAFI

Rafi, Rafi, qui était Rafi?

FANTÔME DE PERVANEH

Parle à ton amour, ton amour, ton amour.

FANTÔME DE RAFI

Froid ... froid ... froid.

(Le vent balaye les Fantômes hors du jardin, semblant aussi faire retentir sur un ton plus sauvage les cloches de la Caravane)

SCÈNE III

A Bagdad, devant la Porte de la Lune. Clair de lune éblouissant. Des MARCHANDS, des CHAMELIERS et leurs bêtes. Des PÈLERINS, des JUIFS, des FEMMES, et toutes sortes de gens. Auprès de la Porte fermée se tient le VEILLEUR porteur d'une clef énorme. Parmi les Pèlerins, et accoutrés comme eux : ISHAK et HASSAN.

LES MARCHANDS, en chœur

*Marchands, tout est prêt : prenons le départ.
Les astres ce soir présagent la chance,
Les chameaux groupés auprès des remparts
Reniflent la nuit avec impatience.*

LE SYNDIC DES DRAPERS

*Nous avons des tapis couleur de vin,
Des robes, des turbans d'étranges formes,
Des voiles de rêve aux dessins divins,
Le tout bien pressé en ballots énormes.*

LE SYNDIC DES ÉPICIERS

*Nous avons du nard, du sucre candi,
Des essences de fleurs, et des épices,
Et des fruits confits comme au Paradis
En ont les élus parmi leurs délices.*

LE SYNDIC DES JUIFS

*Nous avons des boucliers d'aspect frappant
Où des lions ciselés rugissent presque,
Et des manuscrits en style de paon
Enlumines d'or, fleuris d'arabesques.*

LE CHEF DE LA CARAVANE

Mais vous n'êtes rien que de vils Hébreux.

LE JUIF

Chef, le soleil brille pour les chiens même.

LE CHEF DE LA CARAVANE

*Mais qui sont ceux-là, en haillons lépreux,
Ne portant rien, l'air grave et le teint blême?*

ISHAK

*Nous sommes les Pèlerins. C'est nous, Maître,
Qui toujours voyageons sans arriver.
Le but désiré est lointain peut-être,
Mais pour nous permettre de le trouver,
Nous allons consulter un saint ermite
Qui sait les secrets que cache la mort.
Il faut, dit-on, pour découvrir son gîte,
De Samarkand suivre le sentier d'or.*

LE SYNDIC DES MARCHANDS

Nous rongons le frein de la hâte. En marche!

UNE DES FEMMES

*Tournez vos regards vers le cher décor :
Bagdad est belle! Ô ne quittez point l'arche!*

LES MARCHANDS, en chœur

De Samarkand prenons le sentier d'or.

UN VIEILLARD

*N'avez-vous pas des femmes désirables,
Des esclaves veillant sur vos trésors?
Ne partez pas. Dieu hait les insatiables.*

LES MARCHANDS, en chœur

Vers Samarkand, suivons le sentier d'or.

HASSAN

*A l'heure où le soir allonge les ombres,
Hauts sur nos chameaux dont le rythme endort
Bercés par leurs grelots dans la pénombre,
Nous rêverons le long du sentier d'or.*

ISHAK

*Nous ne cherchons pas un gain méprisable.
Le cœur dévoré d'un tourment plus fort,
Anxieux de connaître l'inconnaissable,
De Samarkand prenons le sentier d'or.*

LE CHEF DE LA CARAVANE

O veilleur de la nuit, ouvre la porte!

LE VEILLEUR

*J'ouvre, ô voyageurs. La lune au dehors
Inonde la plaine de clarté forte.*

LES MARCHANDS, avec un grand cri

De Samarkand prenons le sentier d'or.

(La caravane passe à travers la Porte)

LE VEILLEUR, consolant les femmes

*Femmes, ne pleurez pas. Toujours les hommes
Ont fui ainsi, mécontents de leur sort.*

UNE FEMME

Oublieux de nous, chétives que nous sommes.

(Le veilleur referme la porte)

VOIX de la Caravane dans le lointain

Vers Samarkand suivons le sentier d'or.

RIDEAU.

J. E. FLECKER.

Traduit de l'anglais par Émile SIMON.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ÉGYPTÉ

AU COURS DE L'ANNÉE 1938.

Tourmenté socialement, dérouté au point de vue culturel et désavantagé quant à ses possibilités linguistiques (1), sans compter sa politique agitée, l'Orient arabe semble appeler la critique à considérer les choses de l'esprit sous un angle sociologique. Des valeurs morales et intellectuelles sont en jeu ; une civilisation vieille de plusieurs siècles — et toujours là avec ce qu'elle comporte de façons d'agir, de penser et de voir — est menacée par une invasion étrangère (la civilisation occidentale), sinon minée déjà. Une période de transition aussi accusée séduit l'observateur par ses remous, par l'atmosphère inquiète de ses couches profondes. Le côté littéraire ne sera pas, pour cela, négligé, il occupera le second plan.

Ce ne sont point les détails qui arrêteront le critique. Les auteurs ne l'intéresseront que dans la mesure où ils impriment ou répriment un mouvement, créent ou étouffent un état

(1) Se reporter à la communication donnée par l'auteur à l'Institut des Études Islamiques de la Faculté des Lettres de Paris et publiée dans la *Revue des Études Islamiques*, An. 1936, Cah. III : *Des difficultés d'ordre linguistique, culturel et social que rencontre un écrivain arabe moderne, spécialement en Égypte.*

d'âme. Les œuvres ne seront point sondées pour leur propre compte. Il s'agira d'entrevoir si elles dénoncent ou soutiennent une survivance, révèlent ou combattent une audace, reflètent le réel ou le transposent sur un plan tantôt imaginaire, tantôt artificiel, à moins qu'elles ne s'en évadent. Toutes choses qui concourent à faire toucher du doigt les tiraillements, les vices, les volitions et les grandeurs d'une partie de l'humanité à l'un des tournants les plus décisifs de son histoire.

Évidemment, cette période de transition — je dirai cette crise de l'Orient arabe — varie selon les pays. Elle est aiguë, sporadiquement violente en Égypte, où le traditionalisme est solidement retranché dans une forteresse aux portes souvent enfoncées, mais rapidement consolidées grâce aux intrigues politiques et à l'insouciance de la masse, et où le modernisme actif a pour lui la loi constitutionnelle, les intellectuels sincères, l'université et le mouvement féministe.

Cette crise n'est pas moins aiguë en Syrie et au Liban. Formés en grande partie à l'école de maîtres tels que Rihâni, auteur de l'ouvrage bien connu *Les Rois d'Arabie* (Beyrouth 1929), Djubrân Né'ema et Abu-Mâdi (1), promoteurs de la littérature arabe en Amérique du Nord, dès l'après guerre (2), de jeunes écrivains et poètes libanais s'aventurent au delà des sentiers battus. En Syrie, fort de la présence des Français, un groupe d'écrivains (3) de tendance extrémiste rédige une

(1) Pour ces noms propres et les autres, on pourra consulter le travail mentionné plus haut, *Des difficultés...* On y trouvera, en outre, une bibliographie détaillée, à laquelle on ajoutera le 3^e volume de la *Geschichte der Arabischen Literatur* de Brockelmann (Leyde 1939 — 7 livraisons parvenues).

(2) Sur cette littérature, voir l'article fécond de КРАТЧКОВСКИЙ, *Die Literatur der arabischen Emigranten in Amerika*, *le Monde Oriental*, XXI, 1927, p. 193-213.

(3) Ils se réclament à tort et à travers de Tolstoï, Dostoïevski, Gorki, et de Flaubert, Gide, Julien Benda, enfin de Pirandello.

revue : *l'Avant-Garde* (*at-Tali'a*). Pénétrée de l'esprit moderne, *Causerie* (*al-Hadit*), la revue qu'édite Sâmî'l Kayyâli à Alep n'ose pas toujours affronter le milieu conservateur de cette ville.

En Irâk, avec az-Zahâwi (1), dont la mort est à déplorer, nous vîmes s'épanouir la pensée libre, malgré un entourage réactionnaire. Aujourd'hui, l'Irak se montre peu original : on y lit, commente et imite les Égyptiens.

En Afrique du Nord, on distingue à peine l'ébauche d'une littérature susceptible d'aider à mesurer le degré de la crise. D'ailleurs, les lettres arabes débordées par le rayonnement culturel de l'autre côté de la Méditerranée, n'y semblent pas fleurir.

Dans la presqu'île arabe, on aurait tort de chercher des signes de rébellion contre la Tradition. Le conservatisme y est farouche.

*
* * *

Voici, maintenant, six ouvrages importants parus cette année en Égypte :

Dans le lieu de la révélation de Hussein Haykal est comme le prolongement d'un ouvrage précédent, *La Vie de Mohammad*. Par ce dernier livre, Hussein Haykal avait surpris ses lecteurs. Naguère encore l'un des champions de la liberté de pensée, traducteur de Jean-Jacques Rousseau, Haykal, brusquant le public, se mua en un croyant résolu, un musulman militant. *Dans le lieu de la révélation*, rien que par sa préface, a tout l'air d'une réplique à l'adresse de ceux qui tiennent l'auteur en suspicion. En effet, Haykal justifie sa nouvelle attitude, prouve

(1) Sur ce poète, on a en allemand une étude d'ensemble : G. WIDMER, *Der 'Irâqische Dichter Gamil Sidqi az-Zahâwi aus Bagdad*, in *Die Welt des Islams*, Bd. 17, H. 1/2, 1935.

sa bonne foi, ou sa foi tout court, en rédigeant une volumineuse enquête journalistique, dans un but d'édification. Alors que *La Vie de Mohammad* retraçait les faits et gestes du prophète dans un esprit de fidélité à la tradition, *Dans le lieu de la révélation* est le récit du pèlerinage fait par l'auteur. Tout y concourt à magnifier la révélation, à célébrer les Lieux Saints et, plus que tout, à exprimer l'enthousiasme religieux du pèlerin. Le style en est volontairement nourri et parsemé de clichés. On regrette l'ancien style de Haykal, nerveux, direct, encore que s'écartant çà et là du goût et de la correction, ou bien laissant transparaître des tournures anglaises, surtout françaises.

Le lecteur arabe en général et le grand public égyptien en particulier ont retrouvé dans le livre de Hussein Haykal leurs sujets de prédilection : l'Islâm, le Prophète, les Lieux Saints... et puis, peut-être, ce style recherché, abondant et impersonnel dont l'éclat s'obstine à ne pas s'éteindre. Les intellectuels éclairés, avec mélancolie songent à l'ancien Haykal.

Le deuxième volume de *En marge de la biographie du Prophète* de Taha Hussein bey, ancien doyen de la Faculté des Lettres du Caire, partisan du doute cartésien et du sociologisme durkheimien, nous maintient sur le terrain religieux. Cela d'ailleurs est d'autant plus désirable que ce terrain-là est depuis 7 ou 8 ans à l'honneur en Égypte. C'est Taha Hussein qui eut l'idée, en 1933, de s'attaquer à la littérature musulmane en publiant le premier volume de *En marge de la biographie du Prophète*. Il fraya ainsi le chemin, avec cette différence essentielle qu'il ressuscitait l'aube de l'Islâm non pas dans le but de régénérer les cœurs ni de faire profession de foi, mais afin d'animer les traditions musulmanes de la première heure, de les épousseter, pour les livrer, vives et remises à neuf, au public, comme source d'inspiration ou sujet à méditation ou simplement comme œuvre littéraire destinée à procurer une joie intellectuelle.

La méthode de Taha Hussein est tout autre que celle de Hussein Haykal. Défenseur opiniâtre de la liberté de pensée, Taha Hussein a su concilier l'exigence de sa plume et l'intransigeance d'une bonne partie du public, hostile à toute tentative d'innovation. Voici comment l'auteur procède. Sans se laisser aller à glorifier ou à plaider, il ne s'écarte pas d'un pouce des données reconnues comme historiques, quand il s'agit du Prophète, de la révélation, en un mot de tout ce qui est tabou. Mais dès qu'il aborde des légendes ou des sujets qui ne font point partie des éléments sacrés de l'Islâm, il s'évade. Défile alors un cortège de fictions, accompagné parfois — musique sourde ! — d'une ironie voilée. Adroite, cette façon détachée, presque irrévérencieuse de traiter des choses auxquelles on n'avait point encore prêté un masque de carnaval. Une phrase imagée mais sauve de toute afféterie, alerte en dépit d'un goût accusé pour les circonlocutions, les réticences et les répétitions, soutient l'auteur dans ce jeu dangereux.

Le public, les « docteurs » de l'Azhar y ont découvert un son étrange, déroutant, mais dans le ton général du traditionalisme. On a alors dit que Taha Hussein s'était arrêté aux légendes de l'Islâm. Le but de l'auteur, sa manière, rien n'a été percé.

Certains aspects de la vie sociale nous sont dévoilés par *Sârah* et *En flânant*. Le premier ouvrage est de 'Abbâs Mahmoud al-'Aqqâd, le second d'Ibrahim al-Mâzini.

Sarah est à la fois le nom de l'héroïne et le titre du livre. C'est une autobiographie à peine dissimulée. Elle procède de l'intelligence analytique, de l'introspection systématiquement minutieuse demeurant en deçà des régions inconnues ou voilées de la vie intérieure chère aux romanciers d'aujourd'hui. Dans cette autobiographie, où l'auteur, au moyen d'un style dépouillé (sauf dans les dernières pages où la poésie reprend le dessus), s'acharne à tout expliquer froidement, lucidement, la transposition artistique apparaît à peine.

Sârah, à mes yeux, est une femme ardente mais point amoureuse. C'est une coquette. Elle se moque de la vertu, certes, mais non pas pour goûter aux joies, avant tout d'ordre cérébral, de l'Amour, ou pour se sentir émancipée, ou par curiosité. C'est l'orientale des vieux harems, modelée au goût du jour. Elle aime à se faire désirer, à faire souffrir, à se donner avec une foule d'arrière-pensées, parmi lesquelles se venger de l'homme parce qu'il la méprise (ne se donne-t-elle pas à lui?), parce qu'il attend la première occasion pour l'abandonner (occasion qui risque de ne pas se présenter, car les restrictions sociales, la crainte, le sectionnement de la société en deux parties distinctes — ici les hommes, là les femmes — raréfient les relations para-conjugales).

Dans l'autobiographie d'al-'Aqqâd, une autre femme se dresse contre *Sârah*. C'est une soumise, c'est l'orientale livrée à la fatalité, qui se donne on ne sait pourquoi : sa tendresse (ne parlons pas d'amour) est terne : un morne jour d'automne. Elle ne prodigue que ce dont elle a physiquement conscience. Le reste lui est inconnu ; elle ne peut le communiquer.

C'est dans la présentation de ces deux types de femme, types très courants en Égypte, à tout le moins, au Caire, que réside pour ma part l'intérêt de l'autobiographie d'al-'Aqqâd.

Les nouvelles d'Ibrâhim al-Mâzini, réunies sous le titre de *En flânant*, accusent un complexe psychologique. Dans l'une de ces nouvelles, *La voisine*, assez éloquente pour s'y arrêter, al-Mâzini, écrivain primesautier, avec son humour habituel, son style pétillant et pur où abondent les réminiscences classiques et son goût pour l'invention artificielle, révèle inconsciemment jusqu'à quel point le rayonnement de la femme en Égypte est pâle et la connaissance de la psychologie féminine mince. D'après cette nouvelle, la femme se trouve être hardie et l'homme timide, bien que ce dernier rêve d'une aventure. Il en rêve parce que la femme est encore sur une position de défense ou bien ne jouit que d'une liberté limitée. L'héroïne

faisant exception, l'homme perd tout bonnement la tête. L'auteur a réussi, là comme ailleurs souvent, à fixer dans une forme simple et attachante, la fugitive vision, l'émotion inavouée.

Les deux derniers ouvrages *Un oiseau venu d'Orient* de Tawfiq al-Hakim, essayiste et dramaturge tantôt fantaisiste tantôt réaliste et *Le Sindbâd moderne* de Hussein Fawzi, directeur de l'Institut Océanographique d'Alexandrie, nous placent devant « un problème d'une brûlante actualité ». Pour quelle civilisation opter : l'occidentale ou l'orientale ?

Disons tout de suite que Tawfiq al-Hakim, rappelant par ses premières pièces surtout M. Maeterlinck, ainsi que Hussein Fawzi, doivent beaucoup à Paris qu'ils aiment.

Dans un livre qui tient de l'autobiographie romancée, composé adroitement et sans prétention, au style inégal, riche en discussions tournant autour de thèmes économiques devenus des poncifs (socialisme, etc.), Tawfiq al-Hakim proclame la faillite du système social en Occident. Il termine sur cette opinion émise par l'un des personnages du livre, un Russe : « C'est vers l'Orient qu'on devra aller, encore une fois, puiser un nouvel idéal, car l'Occident baigne trop dans la matière. Mais, répond l'auteur, l'Orient d'aujourd'hui n'est plus celui des anciens prophètes. Il est corrompu, décomposé et, par surcroît, fasciné par l'Occident. Il faut le redresser. »

C'est là une vérité cruelle. L'auteur, avec une brutalité louable, a mis le doigt sur la plaie. Néanmoins, se gardant de heurter le public et, peut-être, de risquer sa popularité, Tawfiq al-Hakim a soin de confier à ses lecteurs, qu'il n'est pas responsable des idées agitées par les personnages de son livre. Ainsi, le public fait la loi. Certains écrivains, et des meilleurs, éludent le défi.

Quant à Hussein Fawzi, il proclame en tête de son livre en guise de profession de foi : « J'ai grandi dans l'amour de l'Occident et l'admiration pour la civilisation occidentale. Formé

surtout en Europe, cet amour n'a fait que croître, cette admiration n'a fait que se raffermir. De retour en Orient, l'Amour et l'Admiration se muèrent en une confiance complète en tout ce qui est occidental.» *Le Sindbâd moderne* est le récit d'un assez long voyage dans l'Océan Indien. Ce récit, plein d'observations fines, à la fois sobre et pittoresque, à la forme malheureusement négligée, dénonce, sans percer l'immobilité de l'Orient, ses préjugés, ses tares.

Bishr FARÈS.

L'ENTRÉE DE LA TOSCANE DANS L'UNITÉ ITALIENNE.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES DU CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE
À LIVOURNE.

(SUITE).

Le 24 octobre 1859.

Les arrestations continuent, et maintenant il est impossible que le Gouvernement s'obstine à dire que tous ceux qui en sont l'objet appartiennent au Parti mazzinien.

A Pise, Lucques, Viareggio, des prêtres, des cultivateurs sont arrêtés sur la moindre dénonciation.

La cérémonie de la prestation de serment a été signalée à Viareggio par un incident grave ; le commandant de la place ayant reçu l'ordre de faire prêter serment à la garnison, toutes les troupes et tous les employés ont été rassemblés dans l'église de Saint-Antoine.

Après la Messe, le commandant a invité le chapelain à préparer le procès-verbal de la cérémonie qui allait s'accomplir. Cet ecclésiastique s'y est refusé en disant qu'il n'avait pas reçu d'ordres à cet égard. L'émotion a été grande, mais, bien que les personnages convoqués soient restés encore une demi-heure dans l'église, aucun désordre n'a eu lieu.

Le brick de guerre sarde le *Daino* a reçu l'ordre de quitter la Spezia et de venir à Livourne où il stationnera jusqu'à la fin du mois. Il n'est pas encore arrivé.

Les deux bâtiments de guerre américains qui se trouvent, en ce moment, à la Spezia, ont reçu hier l'ordre de partir sur-le-champ pour retourner en Amérique.

Le 3 novembre 1859.

Dépêche télégraphique chiffrée.

La Chambre est convoquée pour lundi. Le Gouvernement, avec l'assentiment du Piémont, lui proposera la régence du Prince de Carignan pour toute l'Italie Centrale. Le Piémont donnera vingt millions à la Toscane sur l'emprunt qu'il a à faire.

Le 3 novembre 1859.

Le *Moniteur Toscan* n'était pas encore parvenu à Livourne lorsque j'ai adressé à Votre Excellence ma dépêche télégraphique de ce jour. Je ne regrette pas de la lui avoir expédiée, car si le fait de la convocation de l'assemblée nationale lui était connu, peut-être ignorait-elle les autres renseignements contenus dans ma dépêche. D'après des informations dignes de confiance, le Gouvernement aurait dû hâter sa résolution relative à la régence, pour mettre un terme à la mésintelligence qui règne entre Garibaldi, Fanti et les généraux de la ligue.

Malgré les audacieux mensonges du Gouvernement, la vérité s'est fait jour, et l'on connaît maintenant les paroles qui ont été dites par l'Empereur lorsqu'il a daigné recevoir la Délégation toscane. Pour ma part, je n'avais pas hésité à démentir formellement la version du *Moniteur Toscan*, et fort du souvenir des instructions que Votre Excellence a bien voulu

me donner personnellement, j'ai indiqué d'avance quelle avait dû être la réponse de Sa Majesté.

Une note du journal *La Patrie* est venue justifier complètement et mon attitude et mes paroles.

J'entends dire par les partisans de la famille Grand-Ducale qu'ils ont repris courage et que si une circonstance favorable venait à se présenter, ils n'hésiteraient pas à en profiter.

Le mot courage est un de ceux que l'on prononce le plus souvent ici, mais le sentiment qu'il représente est un de ceux qui existent le moins.

Malgré cela, il m'est impossible de ne point reconnaître qu'il y a dans le parti Grand Ducal sinon plus d'énergie, au moins plus de confiance. Les événements de chaque jour lui montrent sa force numérique, et il n'y a rien de plus éloquent que les chiffres, surtout quand ils établissent un avantage de 7 contre 3.

D'après des informations qui me parviennent de sources différentes et que je contrôle autant que possible, le mouvement réactionnaire fait de grands progrès dans les campagnes.

Les dernières mesures douanières ont ajouté aux charges de ces populations et augmenté leur mécontentement. On m'assure de la manière la plus positive que cette situation ne peut durer bien longtemps et qu'il faut s'attendre de ce côté à des événements prochains et fort sérieux.

Livourne est en ce moment profondément remuée par les circonstances politiques et commerciales.

Le Parti mazzinien qui s'était fortement réorganisé a subi un rude échec. On prétend que beaucoup de partisans du Grand Duc s'étaient ralliés à lui et que ce sont eux qui ont trahi ses projets.

La population ouvrière de la ville semble se rallier à l'idée du retour des Princes. Avec un peu d'argent bien employé, je crois qu'on arriverait promptement et sans trop de difficultés

à des résultats qui dépasseraient toute prévision. Il est bien à regretter que le Grand Duc ne puisse se servir de ce moyen, qui résoudrait bien des questions embarrassantes.

La Garde nationale de Livourne a eu l'avant-dernière nuit une rixe avec des gens de la plus basse classe. Un des leurs a été grièvement blessé d'un coup de baïonnette et a dû être transporté à l'hôpital.

Cette affaire semble devoir devenir sérieuse et l'on craint qu'elle ne soit le prétexte d'un conflit dont l'issue est fort incertaine.

Les électeurs ont été convoqués dimanche dernier pour procéder à l'élection des conseillers municipaux. Sur 1.600 inscrits, la moitié seulement s'étant présentée, l'élection n'a pu avoir lieu et a été renvoyée à dimanche prochain.

Le 8 novembre 1859.

Je m'empresse de transmettre à Votre Excellence sous ce pli le supplément au *Moniteur Toscan*, qui vient d'être distribué à Livourne, et qui contient l'exposé fait à l'assemblée nationale de Florence par le Président du Conseil, ainsi que la proposition de nommer le Prince de Carignan, Régent de la Toscane.

J'y joins aussi un extrait du Journal le *Mouvement* de Turin, contenant une réponse du Roi Victor Emmanuel à la soi-disant lettre de Sa Majesté publiée à Turin.

Ce pamphlet qui s'est vendu publiquement hier matin a été saisi par la police ; il n'en circule pas moins une énorme quantité d'exemplaires, qu'on se procure très facilement, qu'il est impossible d'admettre que les rigueurs de la police soient bien sérieuses.

Les agents piémontais répandent beaucoup d'argent dans le bas peuple, afin de contrebalancer l'influence des partisans du Grand Duc, qui, eux, ne distribuent que des promesses.

Le 11 novembre 1859.

La résolution prise par l'assemblée toscane dans sa séance du 8 novembre a été très froidement accueillie à Livourne. Les personnes qui ont assisté aux événements qui se sont succédé depuis six mois sont unanimes pour constater cette presque complète extinction de l'enthousiasme des premiers jours.

Dans la rue principale, une assez grande quantité de drapeaux français et sardes ont été arborés, mais cet exemple n'a trouvé dans le reste de la ville qu'un nombre très restreint d'imitateurs.

Je craignais que ce nouvel acte du Gouvernement ne portât un dernier coup à la cause du Grand Duc. S'il faut en croire ceux de ses partisans que j'ai vus, il n'en serait rien. Plusieurs d'entre eux, partant de ce point que l'excès du mal amène le bien, voient dans la nomination de la régence de S. A. le Prince de Carignan le commencement d'une ère nouvelle. A les entendre, le Prince n'aurait été nommé et n'accepterait cette position que dans la pensée de faciliter une transaction, par suite de laquelle la famille de Lorraine rentrerait en Toscane.

D'autres se réjouissent en disant : l'Empereur Napoléon veut le retour des Grands Ducs ; or comme le Piémont n'oserait agir sans son assentiment, il est évident que le Prince de Carignan précédera de près nos souverains légitimes. Ce raisonnement est une arme à deux tranchants, dont se servent également les adversaires de la Dynastie absente. Pensez-vous que le Piémont ne nous arrêterait pas dans la voie où nous marcherons avec tant de résolution, s'il savait être désapprouvé par l'Empereur qui tient son sort entre ses mains ? Croyez-vous que notre Gouvernement ait agi sans consulter

le Roi Victor Emmanuel? Non, c'est impossible. La régence du Prince de Carignan est donc approuvée à Paris et à Turin, et par cela même la cause des Princes irrévocablement perdue.

A cette occasion encore on a évoqué le fantôme de la double politique de l'Empereur et de Votre Excellence. C'est un moyen qui devrait être usé et qui cependant produit toujours un certain effet. Ceux qui s'en servent n'y croient pas, mais ils parviennent sinon à convaincre les autres, au moins à les inquiéter.

Les événements de chaque jour me confirment dans la conviction que le parti des Princes, quelque fort qu'il soit est incapable de rien tenter de sérieux pour leur restauration. Il attend tout de l'Empereur et se contentera d'applaudir si les principes pour lesquels il manifeste un profond dévouement viennent à triompher.

Il y a quelque temps, le cardinal-archevêque de Pise avait prié M. le Consul général des États Romains de me souhaiter la bienvenue, de me remercier des encouragements que je donnais au clergé, et enfin de m'exprimer ses craintes sur les mesures que le Gouvernement semblait prendre contre lui. J'avais répondu à cette communication par des assurances de respect, de sympathie et repoussant l'idée d'un danger sérieux pour Son Eminence, j'avais déclaré que le cas échéant et la protection du Consul de Sa Sainteté étant impuissante à le sauvegarder, je serais heureux de lui être utile.

Peu de temps après, Son Eminence envoya l'un de ses secrétaires m'apporter une permission de chasse que je n'avais pas demandée.

La Cardinal, me dit cet ecclésiastique, avait bien le désir de me voir et de me remercier des bonnes paroles que M. le Consul général des États Romains lui avait transmises de ma part.

Deux jours après, je me rendis à Pise, où Son Eminence daigna m'accueillir avec une grande bienveillance. Notre

conversation, ou plutôt le discours du Cardinal, m'a laissé une impression de tristesse que je ne saurais dissimuler à Votre Excellence.

Son Eminence, qui appartient à une des familles les plus considérables de la Toscane, est renommée par sa haute piété, sa grande capacité en matière d'administration ecclésiastique, et jouit d'une réputation qui lui a mérité le respect et l'*intérêt général*. J'attendais avec une sorte d'anxiété le commencement d'un entretien sérieux et j'espérais y puiser plus de courage et plus d'arguments pour le succès de la cause à laquelle Votre Excellence porte un si juste intérêt. Mes espérances ont été complètement déçues. Le Cardinal ne tenait aucun compte des changements si éclatants qui depuis la Révolution Française se sont produits dans l'esprit des peuples : aucune réforme, aucune concession à la situation nouvelle. « Je tiens mon pouvoir de Dieu, me disait-il, à Dieu seul je dois compte de mes actes. Un vent de révolution souffle depuis longtemps sur les Empereurs, les Rois, les Princes. Je l'ai dit aux souverains qui, depuis trente ans, se sont succédé sur le trône de Toscane ; ils ont été sourds à mes conseils, et tout ce que j'avais prédit est arrivé. On veut éloigner le clergé des affaires temporelles, de là vient tout le mal. Lui seul, au contraire, par son éducation, sa discipline, par sa mission divine, peut conduire les peuples dans la voie du bien, sur la terre comme dans le ciel, etc., etc... Si le Grand Duc Ferdinand IV rentre en Toscane et qu'il s'écarte de ces principes, c'est mon droit et mon devoir de chercher à le ramener dans le sentier du bien et je ne faillirai pas à ma tâche. »

Son Eminence m'a dit ensuite qu'elle avait supporté bien des insultes, qu'elle les avait dédaignées et qu'elle était résignée à son sort, quel qu'il fût. Qu'on désirait son éloignement, mais que nommé par le Saint Père, représentant de Jésus-Christ sur la terre, il n'abandonnerait pas son siège archiépiscopal.

Il y avait dans le ton, l'attitude avec laquelle ces paroles étaient prononcées, une sorte de violence à peine contenue et comme un désir d'arriver au martyre.

Son Eminence m'a à peine laissé le temps de lui adresser quelques paroles et pendant plus d'une heure elle m'a tenu sous la triste impression de sa parole vive, ardente, passionnée, passant sans transition d'un sujet à un autre, touchant à la fois au ciel et à la terre, aux Empereurs et aux peuples, et finissant comme elle avait commencé, en me disant : « Je tiens mon pouvoir de Dieu et à Dieu seul je dois compte de mes actions. »

Si le Grand Duc Ferdinand IV, en rentrant en Toscane, devait suivre de semblables conseils, je crois que sa restauration ne serait pas de longue durée.

Le 13 novembre 1859.

Dépêche télégraphique chiffrée.

Les députations de Florence, Parme et Modène partent demain pour aller offrir la régence au Prince de Carignan et le ramener. A son arrivée, le *Prony* doit-il rendre les honneurs ?

Le 18 novembre 1859.

J'ai reçu la dépêche télégraphique que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 15 de ce mois, et conformément à ses ordres, je n'ai pas laissé ignorer la manière dont le Gouvernement de l'Empereur appréciait la nomination de M. Boncompagni en qualité de régent de la Toscane.

Le refus du Roi Victor Emmanuel de permettre au Prince de Carignan l'acceptation de la régence, la délégation faite

ensuite à M. Boncompagni par son Altesse de pouvoirs qu'il lui était interdit d'exercer, tous ces incidents ont produit à Livourne, à Pise, à Viareggio, une profonde impression.

Le Parti piémontais reçoit là un coup terrible et s'il y avait à Livourne et à Florence deux hommes de cœur et d'énergie, qui s'entendissent pour faire un mouvement en faveur du Grand Duc, j'ai la conviction qu'ils réussiraient. Mais il paraît que c'est demander l'impossible. La population ouvrière a très mal accueilli la nomination de M. Boncompagni. J'ai vu plusieurs individus qui exercent une grande influence sur les marinières, les charpentiers, les facchini, et les renseignements qu'ils m'ont donnés à cet égard concordent parfaitement.

Dans quelques lieux publics on a hautement accusé le Gouvernement de Florence de trahir les vrais intérêts du pays.

Partout on dit : « Nos ministres ne savent ce qu'ils font, ils marchent comme des aveugles sourds. Ils nous ont fait élire Victor Emmanuel, choisir le Prince de Carignan, et nous n'avons ni Roi, ni Prince, mais on nous donne M. Boncompagni. Qu'a-t-il donc fait de si grand, de si glorieux, de si utile, pour que vous, Messieurs, les premiers d'entre nous, vous l'appeliez et vous soumettiez à sa loi ? »

« Si vous ne pouviez plus gouverner, il fallait vous retirer, remettre vos pouvoirs à l'assemblée qui aurait bien trouvé dans son sein des personnes assez capables, assez intelligentes pour faire mieux que vous. La nomination du Prince de Carignan était une maladresse, l'acceptation de M. Boncompagni serait un crime pour vous et une honte pour la Toscane. »

Je puis donner à Votre Excellence l'assurance qu'aucune de ces paroles n'est de moi. Je les ai toutes entendues ; je ne fais que les reproduire.

Il y avait à Livourne, dans la classe ouvrière, deux partis bien tranchés : le peuple du faubourg San Giovanni était resté attaché à la cause des Grands Ducs ; celui de la Vénétie (quartier des canaux) était au contraire tout dévoué à la cause

du Piémont et de la Révolution. Depuis deux jours, leurs chefs se sont entendus, une fusion s'est opérée et tous, m'assure-t-on, veulent le retour de la Dynastie de Lorraine.

Les négociants, de leur côté, sont fatigués de l'incertitude qui paralyse les transactions, ruine le commerce et les conduit à un abîme qu'ils entrevoient dans un avenir peu éloigné.

La Garde nationale est en pleine dissolution, les ordres du jour se suivent en vain pour exciter son zèle et réchauffer son enthousiasme.

Enfin, je le répète, les choses à Livourne me semblent dans une situation telle que si les partisans du Grand Duc ne sont pas, eux aussi, aveugles et sourds, ils ne laisseront pas échapper la plus belle occasion qui se soit encore offerte à eux.

Par ailleurs, il ne faut pas se dissimuler que le Parti mazzinien travaille avec un redoublement d'énergie. Mais il compte moins sur ses propres forces que sur les secours qu'il attend de l'étranger. Il espère une révolution en France et j'ai tout lieu de croire que cette espérance diabolique est partagée par les membres les plus influents du Gouvernement de Florence (1).

Les journaux anglais semblent l'annoncer, et l'on m'assure que les réfugiés de Londres ont envoyé ici, tout récemment, des agents qui répandent les mêmes bruits. Dans quelques villes de la Toscane, notamment à Pise et à Viareggio, le parti exalté se répand en imprécations, en menaces violentes contre l'Empereur. A Pise, le Gouvernement a fait arrêter, détenir en prison pendant trois jours, et enfin a notifié par écrit l'ordre de quitter la ville sur-le-champ et de ne pas y revenir avant un an, à un sieur Tommaso Marcio, dont le seul crime était de dire dans un café qu'il approuvait la lettre de l'Empereur au Roi Victor Emmanuel.

(1) Le texte porte ici : "Gouvernement de France" : ce ne peut être qu'un lapsus.

Dans un restaurant de cette même ville, une vingtaine d'individus ont tenu une sorte de conciliabule dans lequel les propos les plus épouvantables ont été tenus. On s'excitait à l'assassinat de l'Empereur et on glorifiait la mémoire d'Orsini. Une dame française qui se trouvait dans la pièce voisine n'a pu résister à son indignation et, ouvrant brusquement la porte, elle est entrée dans la chambre où se trouvaient ces misérables qu'elle a flagellés avec une éloquence passionnée, si pleine de courage et d'audace qu'ils l'ont laissée sortir, sans oser la maltraiter.

A Viareggio, les exaltés, eux aussi, boivent à la mémoire d'Orsini et s'excitent à marcher sur ses traces.

Tout ceci n'a pas sans doute une bien grande importance, mais je crois cependant qu'il faut en tenir compte et surveiller plus soigneusement encore les Italiens qui se rendent en France.

P. S. — La réponse du Prince de Carignan aux Députations italiennes a produit un grand effet. Le Parti piémontais en triomphe, le parti des Princes en gémit. On s'attend généralement au départ de Florence de la Légation de l'Empereur.

Le 20 novembre 1859.

Dépêche télégraphique chiffrée.

Au comte Walewski. Personnelle.

Le prince Charles me prie de communiquer à Votre Excellence la dépêche suivante qu'il a achetée du directeur du télégraphe :

« Au Baron Ricasoli à Florence,

« En présence de l'intimation que fait la France, il importe de montrer qu'on ne cède pas.

« Que l'Italie centrale reste avec le Piémont. Qu'on accepte la combinaison Ricasoli pour la séparation des pouvoirs. Le Roi le désire.

« Soyons d'accord secrètement. Dimanche je vais à Parme en simple particulier. Envoyez une personne pour combiner. »

BONCOMPAGNI.

L'homme du télégraphe a déclaré que Russell et Palmers-ton (1) avaient adressé à Florence les dépêches les plus pressantes pour la nomination de la régence.

Le 25 novembre 1859.

Malgré la gravité des incidents qui se sont succédé depuis quelques jours, la masse de la population conserve son calme et son apathie ordinaires. La nomination de M. Boncompagni en qualité de régent a seule causé une émotion générale et, tout en approuvant le Gouvernement toscan de l'avoir en quelque sorte repoussée, on lui sait mauvais gré de s'être encore compromis dans cette circonstance et d'avoir fait un nouveau pas en avant sans s'être arrangé au préalable pour ne pas être obligé de reculer.

Les observations faites à Turin par le Gouvernement de l'Empereur ont donc été accueillies ici avec d'autant moins d'aigreur qu'elles étaient d'accord avec le sentiment intime de la population.

Les partis extrêmes ont bien cherché à exciter l'orgueil national, en employant le vocabulaire des grands mots à effet, dont ils abusent depuis si longtemps, mais ils ont vu leurs efforts échouer devant l'attitude des masses.

(1) Lord Russell était devenu ministre des Affaires Étrangères dans un cabinet Palmerston constitué le 10 juin 1859.

La nomination de M. Boncompagni a produit un résultat bien certain, bien éclatant, elle a porté le dernier coup au parti de l'annexion au Piémont.

D'après les renseignements qui me parviennent de Pise, Lucques, Viareggio, l'île d'Elbe, il est impossible de ne pas reconnaître une transformation radicale de l'opinion publique quant à l'idée de l'annexion.

Malheureusement, l'abandon de ce rêve ne fait pas faire de progrès bien marqués à la cause de la Dynastie de Lorraine. Cela tient à plusieurs motifs et je prie Votre Excellence de vouloir bien me permettre de lui soumettre mes idées personnelles à cet égard.

Depuis le 27 avril, depuis le jour où le Grand Duc Léopold a abdiqué en faveur de son fils, depuis le moment où la famille Grand-Ducale a quitté ses États, les Princes se sont abstenus de tout acte public adressé à la nation toscane.

Depuis lors, les préliminaires de Villafranca, la paix de Zurich pouvaient servir de motifs à une proclamation, à une déclaration, à une simple lettre même, et les Princes ont gardé le plus profond silence.

Pendant ce temps, le Gouvernement de Florence, ardent, actif, souvent intelligent, ne laissait pas échapper une occasion de s'adresser au peuple, de l'intéresser à ses actes, et par ses proclamations, ses décrets, ses ordres du jour, il entretenait l'agitation des esprits et les absorbait dans le bruit qu'il renouvelait incessamment.

Au milieu de ce tourbillon, les conseils d'une raison sérieuse et calme, les arguments à l'appui d'une solution désirable avaient bien peu de chances d'être entendus. C'est en effet ce qui est arrivé.

Il me semble que le moment est venu où le Grand Duc Ferdinand, rompant enfin le silence qu'il a gardé si longtemps, pourrait s'adresser à son peuple et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, renouer ses relations avec lui.

« Nous promettons au nom de l'Empereur une constitution, des institutions libérales, une amnistie. »

Ces promesses n'auraient-elles pas un caractère plus solennel encore si elles émanaient directement de la personne qui seule peut les tenir ?

Pour faire un acte aussi grave que celui que j'indique il faut une circonstance favorable, une occasion naturelle en quelque sorte. Il me semble que ces conditions se rencontrent fort heureusement en ce moment.

La Toscane vient d'être appelée à faire des élections municipales, au succès desquelles le Gouvernement attachait la plus haute importance : dans toutes les communes, malgré les moyens employés, la pression exercée, les illégalités commises, le nombre des abstentions a été de près des deux tiers des électeurs inscrits. Que signifient ces abstentions ? A mon avis, et en cela j'ai l'assentiment d'un grand nombre de personnes appartenant à tous les partis, elles ont une signification éclatante. Elles sont une protestation contre l'ordre de choses actuel.

Il me semble que les journaux qui soutiennent la cause des Grands Ducs n'ont pas donné à cette circonstance toute la valeur qu'elle a réellement. Dans un pays comme celui-ci il ne faut pas s'attendre à des démonstrations qui exposeraient ceux qui les feraient au moindre danger. Le courage, le courage civil surtout n'existe pas. C'est donc un grand acte que l'abstention et c'est le moyen que les populations ont choisi pour montrer, sans danger pour elles, leur opposition au Gouvernement révolutionnaire de la Toscane et leur sympathie pour leurs Princes.

Le Grand Duc ne pourrait-il donc pas se servir de cette circonstance pour écrire à l'un de ses anciens ministres, employés ou amis, le moins impopulaire de tous, une lettre dans laquelle, à l'occasion de la conduite du peuple toscan pendant les élections, il le remercierait des témoignages de sympathie

et de dévouement qui lui sont donnés chaque jour et exposerait ses vues, ses résolutions, sa ligne de conduite pour l'avenir ?

Je suis fermement convaincu qu'un acte de cette nature, fait par un homme intelligent et qui connaît le peuple toscan, produirait, en ce moment, une impression profonde et toute favorable à la cause du Grand Duc.

Que Votre Excellence veuille bien examiner avec attention la situation des esprits en Toscane, et j'espère qu'elle ne repoussera pas l'idée que j'ai l'honneur de lui soumettre.

Les populations sont fatiguées de l'incertitude qui pèse sur elles, les partis sont incertains, hésitants, presque désorganisés, le commerce aspire de toutes ses forces au moment où, avec la stabilité, renaîtront la confiance et le crédit, sans lesquels il est condamné à s'éteindre.

Il faut se hâter de profiter de cette situation et je crois qu'on ne saurait mieux le faire qu'en conseillant au Grand Duc un acte public qui rallie autour de lui les populations dévouées ou hésitantes, qui donne un prétexte de retour vers lui à des gens que la peur ou l'amour-propre retiennent dans le camp opposé, et qui, enfin, jette le découragement et mette la discorde parmi ses adversaires.

La retraite de Garibaldi a produit un grand effet. Le Parti piémontais et les Mazziniens en sont atterrés.

Le 2 décembre 1859.

Dépêche télégraphique chiffrée.

Ricasoli sera ce soir à Turin. Le Prince Poniatowski (1),

(1) Poniatowski avait été envoyé par l'empereur en Toscane, au cours du mois d'août, pour favoriser un retour d'opinion en faveur des princes de la maison de Lorraine.

au nom du parti du Grand Duc, supplie Votre Excellence d'agir sur le Roi, de manière à ce que Ricasoli ne conserve aucune illusion. Cette circonstance est décisive.

Le 4 décembre 1859.

J'ai reçu la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 28 novembre dernier, sous le timbre de la Direction Politique et je m'empresse d'y répondre.

Votre Excellence veut bien me demander mon opinion sur la question de savoir si les circonstances politiques exigent encore la présence du *Prony* à Livourne.

J'hésite d'autant moins à me prononcer pour l'affirmative que je suis convaincu que Votre Excellence ne saurait attribuer ma réponse à aucune préoccupation personnelle.

Lorsque j'ai eu l'honneur de lui exposer les motifs qui me paraissaient nécessiter l'envoi à Livourne d'un bâtiment de la Marine impériale, j'ai insisté principalement sur l'effet moral qui devait en résulter.

J'avais été frappé d'ailleurs de l'impression produite par son départ. Le parti du Grand Duc se crut abandonné, livré à ses ennemis, et ceux-ci exploitèrent cet incident dans le sens de leurs idées.

On se plaignait de ce que, tandis que le Gouvernement Britannique, qui soutient si activement la cause de la Révolution en Toscane, conservait ici une frégate de premier rang (*Terrible*), la France enlevait le seul signe matériel de sa bienveillance et de sa sympathie pour la Dynastie de Lorraine.

Le retour du *Prony* a calmé ces plaintes, fait renaître l'espoir, ranimé le courage et je n'hésite pas à assurer que sa présence est pour beaucoup dans le mouvement réactionnaire qui se manifeste à Livourne depuis un mois.

En ce moment, le parti du Grand Duc s'est rallié une notable partie de la classe ouvrière et si les renseignements qui

me parviennent de différents côtés sont exacts, il serait bientôt en mesure de tenter un acte décisif.

Je craindrais que le départ du *Prony* ne portât un coup fatal à ses espérances et ne vînt le décourager entièrement.

Si les partisans de Ferdinand IV tentent un mouvement en sa faveur, il est plus que probable qu'ils ne réussiront pas sans une lutte sérieuse; s'ils triomphent, la présence du *Prony* n'est pas compromettante, car il est trop faible pour être une pression. S'ils échouent, il sera une protection, une barrière pour les vainqueurs.

Par ailleurs, il ne faut pas se dissimuler qu'à mesure que les idées tournent vers la restauration, ses adversaires redoublent de violence et de menaces, et que leur haine pour la France grandit avec la ruine de leurs espérances. Au jour de la lutte, il est à craindre qu'ils ne cherchent à se venger sur nos nationaux et que leur audace, n'étant contenue par aucune force matérielle, les entraîne à des excès déplorables.

En résumé, si la présence d'un bâtiment de la Marine impériale était utile à Livourne il y a deux mois, aujourd'hui elle me paraît absolument indispensable.

Le 8 décembre 1859.

Les circonstances politiques des derniers temps, en montrant au parti de l'annexion que ses espérances n'avaient aucune chance de réalisation, lui ont fait prendre une attitude dont je dois signaler la gravité à Votre Excellence. Jusqu'ici la question religieuse, bien que se trouvant au fond des affaires de l'Italie centrale, semblait avoir été d'un commun accord, sinon abandonnée, au moins réservée. Aujourd'hui elle est soulevée avec un ensemble remarquable et une violence qui ne connaît aucune borne.

Les brochures les plus antireligieuses, les pamphlets les

plus épouvantables, les publications les plus démoralisatrices, sont publiés et répandus en nombre considérable.

Les uns, écrits avec un soin remarquable, composés avec un art perfide, s'adressent à la classe intelligente de la société. L'histoire contemporaine, les extraits des livres les plus connus et, surtout, ceux qui ont été publiés par les plus augustes personnages, y sont invoqués, reproduits ; et, par la manière dont on s'en sert, on en tire des arguments qui en faussent et les conséquences et l'esprit.

Les autres, écrits dans un style ardent, coloré et dont toutes les images sont choisies avec soin parmi celles qui font vibrer d'ordinaire la fibre populaire, cherchent à réveiller les plus mauvais instincts de l'homme et à exciter ses passions les plus terribles. Aujourd'hui ce n'est plus le pouvoir temporel du Pape qui est attaqué, c'est son pouvoir spirituel. C'est le vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est la religion catholique elle-même.

Les gonfalonniers de toutes les communes de la Toscane ont reçu une circulaire *très confidentielle*, par laquelle le Gouvernement les invite à faire en sorte que les conseils municipaux nouvellement élus se rassemblent spontanément et spontanément fassent un acte d'adhésion solennel au Memorandum adressé le 14 novembre dernier par le Gouvernement toscan aux principales puissances de l'Europe.

Cette nouvelle comédie, destinée à tromper encore une fois les gouvernements sur les véritables sentiments du peuple toscan, commence aujourd'hui même dans le *Moniteur* qui enregistre les votes unanimes de plusieurs conseils municipaux.

Pour réduire cette manifestation à sa juste valeur, il faut se rappeler que, lors des dernières élections, les deux tiers des électeurs inscrits se sont abstenus et que le reste, formé des partisans du Gouvernement et des *ultras-poltrons*, a seul pris part au vote.

Les conseils municipaux sont donc l'expression de la minorité des électeurs inscrits et leur adhésion solennelle ne détruit en rien la protestation bien autrement solennelle des électeurs qui se sont abstenus. On me donne l'assurance positive que trois cent mille francs viennent d'être envoyés par le Gouvernement toscan à son Agent à Londres qui doit employer cette somme à exciter les sympathies de la presse anglaise en faveur de la cause de la révolution en Italie.

Le 12 décembre 1859.

Le travail de l'annexion se poursuit avec une persévérance que rien ne rebute et une audace que rien n'arrête. Chaque jour les liens qui unissent la Toscane au Piémont se multiplient et se consolident. Le *Re eletto* a disparu des affiches et des publications officielles, et le *Moniteur Toscan* lui-même parle du Roi Victor Emmanuel en disant *Re nostro*.

Les quelques inscriptions qui consacraient le souvenir du règne de la famille de Lorraine et qu'on avait épargnées jusqu'ici sont maintenant effacées sans le moindre souci du monument sur lequel elles étaient placées.

Le Gouvernement, qui se croit menacé par la réaction, déplace les fonctionnaires soupçonnés coupables de regretter la dynastie absente et l'on ne tient compte ni de la hiérarchie, ni des droits acquis, ni des intérêts de famille ni des convenances particulières.

Les cadres de l'armée, par ce motif, subissent à chaque instant des changements inattendus et si le Gouvernement y gagne en dévouement, je crois qu'il y perd beaucoup comme capacité, instruction et respectabilité.

Mais peu lui importe l'avenir. C'est le présent qu'il faut assurer. C'est jusqu'à demain qu'il faut vivre. Aussi, pour soutenir sa popularité chancelante, tous les moyens sont

employés. Il y a deux mois, on supprimait des taxes qu'on a été obligé, il est vrai, de rétablir, mais dont l'abolition a causé un préjudice notable aux intérêts du Trésor. Aujourd'hui on prend une mesure qu'on ne saurait trop louer en elle-même mais qui va augmenter encore le déficit. Le Gouvernement a décidé que tous les objets engagés au Mont de Piété pour des sommes moindres de L. 6.13.4. (fr. 5.60) seraient rendus à ceux qui les avaient engagés.

La position financière est telle que le Gouvernement ne peut se soutenir sans un emprunt. Il s'en est ouvert à des banquiers de Livourne, qui ont consenti à se charger d'un emprunt de L. 30.000.000. (fr. 25.000.000); mais à la condition expresse qu'il serait garanti par le Piémont. Le Cabinet de Turin ayant acquiescé à cette demande, on n'attend plus que le moment favorable pour commencer l'opération.

Les circonstances de cette négociation sont encore peu connues, mais les personnes qui en sont informées s'étonnent de la conduite du Piémont.

Par le fait de la réunion prochaine du Congrès, on avait compris que les affaires de l'Italie centrale devaient rester dans le *statu quo*, et l'on trouve plus qu'étrange que le Piémont donne sa garantie à un emprunt destiné à consolider l'œuvre révolutionnaire du Gouvernement de Florence.

Le 15 décembre 1859.

Le mouvement réactionnaire semble faire de grands progrès à Livourne et dans tout autre pays que celui-ci, on pourrait dire que la restauration est accomplie. Les individus qui, en 1849 ont été à la tête de la réaction qui a ramené le Grand Duc en Toscane, ont repris courage et ils travaillent vivement la population ouvrière sur laquelle, à cause de leur position, ils

ont une grande influence. Ce sont des chefs de bateliers, des *facchini* (porte-faix), qui se sentent atteints par la crise commerciale amenée par les événements politiques et ne voient d'autres moyens d'en sortir que de ramener avec le Grand Duc la stabilité et la confiance. Comme c'est pour eux une question d'existence, et que le dévouement ne vient, en quelque sorte, que par ricochet, on peut espérer que le cas échéant ils montreront le courage de l'homme qui combat pour le pain et la vie de sa famille. Avant-hier quelques personnages un peu plus haut placés et qui dirigent le mouvement ouvrier ont distribué aux chefs des drapeaux aux couleurs italiennes portant au milieu l'écusson du Grand Duc Ferdinand IV.

Ce qui manque à ce mouvement, c'est un chef qui rassemble en faisceau ces forces agissant isolément, qui donne une direction unique, un mot d'ordre général. Je crains que cette circonstance ne paralyse les efforts individuels et n'amène en fin de compte une catastrophe.

Le Gouvernement local et le Parti piémontais sentent combien la situation est grave et ils emploient tous les moyens pour conjurer le danger.

Ils me font l'honneur de m'attribuer la plus grande part dans ce revirement de l'opinion publique et leur colère s'exhale en menaces qu'on a soin de faire parvenir jusqu'à moi. On répand dans le public des bruits absurdes, mais qui, par cela même, n'ont que plus de chances d'être accueillis. On prétend que je distribue de l'argent, que j'excite le clergé, que je suis en correspondance avec le général des Jésuites, enfin on dit que je suis l'âme de la réaction.

Mon rôle est beaucoup moins actif, beaucoup moins brillant, je me conforme strictement aux instructions verbales que Votre Excellence a bien voulu me donner personnellement avant mon départ pour Livourne et aux ordres qu'elle m'a adressés depuis.

Mon crime, aux yeux de ce parti, est d'avoir, en effet, relevé le courage des vaincus, en faisant évanouir à leurs yeux le fantôme de la double politique de l'Empereur et de Votre Excellence, fantôme tant de fois évoqué et qui a causé tant de mal.

Mon crime est d'avoir donné aux réponses de Sa Majesté, aux notes du *Moniteur*, aux circulaires de Votre Excellence, leur sens réel et d'avoir repoussé les interprétations au moyen desquelles on les dénaturait complètement. Mon attitude, loin d'être provocatrice, est toute de conciliation. Lorsque j'entends attaquer la politique de l'Empereur, quand ses généreuses intentions sont niées, ses actes incriminés, les services qu'il a rendus méconnus, je cherche à montrer la vérité et, je le répète, mes réponses, bien que sévères, se terminent toujours par un appel à la modération et à la conciliation.

On m'a fait dire qu'il y avait une grande excitation contre moi dans un certain parti et qu'on m'engageait à prendre des précautions.

J'ai répondu, et mes paroles ont été fidèlement rapportées au Gouverneur, que si l'on croyait m'intimider, on se trompait, que je ne changerais rien aux habitudes ordinaires de ma vie et que s'il y avait des précautions à prendre, cela regardait le Gouvernement.

Je regrette d'avoir dû entretenir si longuement Votre Excellence de ma situation personnelle, mais comme je sais que le Parti piémontais me garde rancune depuis Belgrade, et qu'il est peu scrupuleux et très habile, j'ai cru qu'il était nécessaire de l'informer de cet état de choses.

Un individu, qui a jadis fait des révélations de la plus haute importance au Consulat général de Livourne, s'est présenté hier au Consulat et m'a déclaré qu'il était dans le cas de me donner des renseignements précieux sur les menées du Parti mazzinien.

Comme les indications qu'il a fournies dans le passé ont toujours été reconnues très exactes et qu'il les a données en temps utile, je l'ai engagé à me tenir au courant de ce qui parviendrait à sa connaissance.

Il m'a dit qu'il était sur la trace d'un complot formé à Bologne contre la vie de l'Empereur et que des affiliés devaient arriver à Florence pour s'entendre avec des Toscans, que l'on munirait pour entrer en France de passeports piémontais ou suisses et de passeports fabriqués exprès.

Si Votre Excellence pense qu'il y ait lieu de continuer ces relations, je la prie de vouloir bien me le faire savoir.

Le 21 décembre 1859.

M. le Commandeur Boncompagni a fait ce matin son entrée à Livourne. Le Gouvernement n'avait rien épargné pour donner à son premier pas sur le territoire de la Ligue italienne un caractère de grandeur en harmonie avec la mission qu'il est appelé à remplir.

Toutes les autorités l'attendaient au débarcadère où un arc de triomphe avait été dressé. La garde nationale formait la haie au milieu de laquelle le cortège a défilé et le bataillon des *Vélites Royaux* était rangé en bataille sur la place d'armes en face du palais du Gouverneur dans lequel M. Boncompagni a bien voulu accepter une collation.

Son Excellence a daigné paraître au balcon et, en présence d'une foule assez clairsemée, elle a prononcé un discours qui bientôt après a été affiché, vendu, distribué à profusion dans Livourne et dont j'envoie un exemplaire à Votre Excellence.

Au dire de tout le monde, cette réception a dépassé en splendeurs officielles celles qu'on faisait aux Princes qui ont régné sur la Toscane.

Mais M. Boncompagni, s'il n'était pas trop enivré de ce triomphe, a dû en ressentir une profonde impression. A côté

du cortège et des félicitations officielles, l'attitude de la population livournaise formait un saisissant contraste. Pas un cri, pas un bravo, pas un applaudissement ne s'est fait entendre et lorsque Son Excellence en terminant son discours s'est écrié : « Vive le Roi Victor Emmanuel ! Vive l'Indépendance de l'Italie ! », un silence de mort, que pas un seul cri individuel n'a troublé, a accueilli ses paroles.

Les journaux de la localité et ceux de Florence ne manqueront pas de parler de l'enthousiasme de la population, ou tout au moins, de l'accueil sympathique qu'elle a fait au Gouverneur général des États de la Ligue italienne. Ce sera un audacieux mensonge de plus. Ce que je viens de dire à Votre Excellence est la vérité exacte, rigoureuse.

Les faits sont tels que je viens de les exposer et, quant à mes impressions, elles sont celles de toutes les personnes que j'ai vues depuis.

Je ne saurais trop le répéter. Il y a là un grand enseignement, et pour tout spectateur impartial, il renferme la solution de la question du Grand Duché de Toscane. Une minorité intelligente, ardente, dont l'audace ne connaît pas de bornes, est parvenue depuis la révolution à en imposer à l'Europe, à la tromper sur les vœux, les désirs, les besoins du peuple toscan. La majorité craintive, épouvantée de sa défaite, assiste avec résignation à sa ruine et proteste à sa manière contre ses oppresseurs.

Cette attitude passive qui remplit de tristesse les quelques hommes de cœur et d'énergie qui se trouvent dans cette majorité, est, j'en suis maintenant convaincu, la seule qu'on doit attendre d'elle.

A chaque pays ses mœurs, ses habitudes, son énergie ou sa faiblesse. Vouloir essayer de comprendre le peuple toscan sans tenir compte de ce qu'il est et par comparaison avec ce que d'autres nations peuvent être, c'est s'exposer à rendre un arrêt injuste.

L'abstention des deux tiers des électeurs aux élections municipales et l'attitude de la population à l'arrivée à Livourne de M. Boncompagni sont deux actes dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance aux yeux de ceux qui sont appelés à se prononcer dans le Congrès solennel que l'Europe va tenir prochainement.

Après avoir étudié sans parti pris, avec la plus grande liberté d'esprit, en toute sincérité, l'esprit de la population qui m'entoure, j'avais acquis depuis longtemps la conviction qu'elle était, sinon hostile, au moins antipathique à l'idée de l'annexion au Piémont.

La solennité d'aujourd'hui est venue donner plus de force encore à cette conviction.

Le Parti piémontais proclame trop haut son triomphe pour qu'il en soit bien convaincu. Il ne peut se dissimuler sa position mais comme toujours il cherche à force d'audace à en imposer encore.

Le parti du Grand Duc, je parle des gens intelligents qui s'y trouvent, est profondément humilié de l'arrivée de M. Boncompagni. Il la considère à cause de la personne comme une nouvelle insulte pour la famille Grand Ducale et, à cause des fonctions, comme une honte pour le pays.

Trois députés, appartenant au parti le plus exalté, se sont réunis la veille de l'arrivée de M. Boncompagni. Dans cette réunion il a été décidé que l'on ferait crier le lendemain : à bas Boncompagni ! à bas Ricasoli ! Nous demandons que l'Italie centrale soit réunie sous un même Gouvernement !

Le Gouverneur, informé dans la nuit, a fait prévenir un des intéressés qu'au moindre mouvement contre le Gouvernement, il le ferait arrêter sans tenir compte de sa qualité de représentant.

Le 24 décembre 1859.

J'ai reçu la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 19 de ce mois sous le timbre de la Direction Politique et je m'empresse de la remercier de la bienveillance avec laquelle elle daigne approuver ma conduite.

Votre Excellence connaît sans doute la proclamation de M. Boncompagni, je la lui avais annoncée dans ma dernière lettre, mais au moment du départ du courrier, l'exemplaire que j'attendais ne m'ayant pas été remis, j'ai dû faire partir ma dépêche quand même.

J'ai l'honneur de lui adresser sous ce pli le numéro du *Moniteur Toscan* qui contient cette proclamation. J'y joins une adresse qui a été distribuée à profusion dans la ville. Votre Excellence voudra bien remarquer qu'elle ne porte aucune signature pas même celle du Gonfalonnier de Livourne. Des renseignements précis m'indiquent que cette adresse a été rédigée dans le cabinet de M. le Gouverneur Biscossi et en dehors de tous les fonctionnaires qui par la nature de leurs fonctions représentent le peuple de Livourne. J'y ajoute enfin le compte rendu de l'entrée à Livourne de M. le Gouverneur général de la Ligue italienne.

Je prie Votre Excellence de vouloir bien le comparer avec la dépêche que j'ai eu l'honneur de lui adresser à cette occasion et qui est l'expression rigoureuse de la vérité.

Le 27 décembre 1859.

Dans plusieurs de mes dépêches, j'ai cherché à démontrer à Votre Excellence combien la pression exercée par les agents piémontais qui remplissent des fonctions publiques en Tos-

cane était violente et passionnée. Un fait qui m'est personnellement fournit l'occasion de revenir sur ce sujet. Hier M. le Commandeur Magnetto, consul général de Piémont à Livourne, étant venu me voir, je lui ai communiqué le passage de la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 19 de ce mois et dans laquelle elle daigne approuver ma conduite.

Cette communication a paru produire un certain effet sur M. Magnetto qui m'a répondu que, quant à lui, il n'avait jamais douté que je n'agisse en conformité des instructions de Votre Excellence, mais que le Gouverneur ne partageait pas cette opinion et manifestait une grande irritation contre moi. « Il dit que vous avez les mêmes instructions que M. de Sènevier et que, cependant, vous agissez tout différemment. » J'ai répondu que je n'avais pas à apprécier la conduite de mon honorable prédécesseur, qu'ayant reçu des instructions, j'avais cherché à m'y conformer et que je serais heureux que M. le Gouverneur connût la dépêche que Votre Excellence m'avait fait l'honneur de m'adresser.

« Je lui en ferai part, m'a répondu M. le consul général de Piémont, mais je vous le répète, l'irritation du Gouverneur et de son parti contre vous est très grande. Cela est si fort que si nos relations ont changé de nature et sont devenues moins fréquentes, moins intimes depuis quelque temps, c'est à cette cause qu'il faut l'attribuer. Moi-même je ne suis pas assez avancé pour eux. Ils m'accusent de tiédeur et m'ont fait des représentations sur les relations fréquentes que j'étais si heureux d'entretenir avec vous. Et puis, s'il faut tout vous dire, ils sont soutenus très énergiquement en Piémont et si je vous voyais avec la même intimité, la *Gazette de Gènes* s'emparerait bien vite de cette circonstance pour m'accabler d'injures et d'accusations de toute nature. Ma présence ici les gêne, ma position officielle est une protestation éclatante contre l'annexion qu'ils proclament dans tous leurs actes.

Pardonnez-moi donc de rester éloigné momentanément, j'ai pour vous la plus grande estime, la plus vive sympathie et dès que les affaires seront arrangées, je serai heureux de rechercher toutes les occasions d'entretenir avec vous les relations les plus affectueuses.»

Cette conversation dont je puis garantir à Votre Excellence non seulement l'esprit, mais encore jusqu'aux moindres termes, me paraît avoir une véritable importance. Il en résulte, en effet, que la pression exercée par les agents du Piémont est telle que le consul général de cette puissance est lui-même forcé de la subir, et dans quelles conditions..., jusqu'à être obligé, pour conserver sa position, pour se conformer aux ordres du Parti piémontais, de restreindre, de cesser presque ses relations avec le consul général d'une puissance amie, alliée et plus encore du Gouvernement qu'il représente.

Et maintenant, quand on voit de tels actes, quand on entend de telles paroles, n'est-on pas autorisé à dire que la Toscane subit en ce moment la plus terrible pression qui se puisse imaginer. On parle à chaque instant d'intervention, mais ici l'intervention du Piémont est flagrante. Elle est plus terrible que l'intervention armée, car les baïonnettes brillent au soleil et se révèlent de tous les côtés. Elle est plus efficace, car elle s'exerce partout. Dans toutes les circonstances, dans tous les actes de chaque jour. Dans le Gouvernement, par M. Boncompagni. Dans l'armée, par une quantité énorme d'officiers piémontais qu'on y a introduits en leur donnant un avancement scandaleux au détriment des droits acquis, en violation des lois et des règlements. Dans la marine, par M. Isola qui y exerce une autorité sans limite et sans contrôle et qui donne tous les commandements et emplois importants à des officiers piémontais. Dans la police, par M. Orlandi, colonel de la gendarmerie. Dans l'administration de la ville la plus importante de la Toscane, par M. Biscossi, dont l'action est

si énergique que le consul général de Piémont lui-même est obligé de céder à ses caprices.

Un dernier fait vient enfin montrer jusqu'où va cette intervention. On dit hautement ici, on affirme que le Piémont a donné sa garantie pour l'emprunt de trente millions de lires que la Toscane va émettre.

En présence de cette action puissante, audacieuse, qui s'étend partout, et sur tout, et qui enlace le pays tout entier dans un inextricable et terrible réseau, faut-il s'étonner de ce que le peuple toscan, peuple doux, apathique, insouciant, n'essaie pas de secouer le joug qui pèse sur lui?

(à suivre.)

Bernard DES ESSARDS.

DEUX POÉSIES

SUR L'ALEXANDRIE DES PTOLÉMÉES.

Une œuvre littéraire ancienne ou qui évoque le passé a besoin souvent, pour être entièrement comprise et goûtée, d'être en quelque sorte replongée dans la réalité historique qui la baigne ou qui l'inspire.

Si une part, quelquefois la plus significative de l'œuvre, est directement accessible à notre sensibilité, la connaissance de l'époque où elle fut créée ou qui en est le thème, la prolonge pour nous et la relie à un ensemble qui l'éclaire et qu'elle éclaire.

J'essaierai de replacer dans le cadre de leur temps deux poésies grecques, composées l'une vers 272 av. J.-C. et l'autre vingt-deux siècles plus tard, en 1924, toutes deux puisant leur sujet dans deux moments différents de l'Alexandrie ptolémaïque.

La première est de Théocrite, la seconde de Constantin Cavafy.

*
* * *

Théocrite est né vers 315 à Syracuse et fut élevé à Cos, île de l'Égée. Il est venu à Alexandrie, âgé de plus de 40 ans.

Cette ville, qui avait été fondée 60 ans auparavant, resplendissait déjà dans toute son opulence.

Elle était devenue la ville la plus importante du monde. Elle était la capitale d'un royaume comprenant outre l'Égypte, l'Arabie et la Cyrénaïque, sans compter les possessions qui s'y ajoutaient et s'en détachaient au gré des hasards de guerres heureuses ou malheureuses, comme la Phénicie, la Syrie, Chypre et certaines îles de l'Égée.

Égyptiens, Grecs, Juifs et des originaires d'un peu partout, composaient la population de la nouvelle ville, dont une habile synthèse théologique, élaborée par les Ptolémées et les prêtres égyptiens, avait opéré (sauf pour les Juifs qui formaient une communauté à part) une certaine unification morale.

Alexandrie était le modèle le plus réussi des nouvelles villes construites d'après un plan rationnel.

Bâtie sur l'étroite bande de terre qui s'étend entre le lac Maréotis et la côte, elle formait un parallélogramme à l'intérieur duquel des rues tracées verticalement et horizontalement, la coupaient en quatre principaux carrés. Dotée d'égouts et de conduites d'eau, elle était desservie par un canal la contournant par le Sud, qui lui fournissait l'eau potable et reliait le lac à la mer.

L'île de Pharos, l'actuel Ras El-Tine, qui était séparée de la terre ferme par un étroit chenal, y fut reliée par une digue. Deux ports y furent aménagés : le Grand-Port, qui était à l'Est, et le port d'Ouest.

La ville regorgeait de splendides édifices dont les principaux étaient : le Palais royal — sa pointe atteignant la mer

sur le promontoire Lochias, l'actuelle Silsileh de Chatby ; le fameux Musée, sorte de couvent de savants, avec la Bibliothèque ; le Sérapéum, le Tombeau d'Alexandre, d'autres palais, des temples, des théâtres.

Les premiers Ptolémées transplantèrent à Alexandrie beaucoup d'éléments de la civilisation grecque.

Alexandrie était devenue un grand entrepôt de commerce international et un centre de culture variée et intense.

Des philosophes, des érudits, des hommes de science, des artistes y affluèrent et leurs travaux ont créé et propagé un enseignement et une influence qui n'ont pas cessé d'agir jusqu'aujourd'hui.

La dynastie des Ptolémées en tira une grande gloire, et on ne saurait méconnaître l'efficacité de la protection que certains d'entre eux ont assurée surtout aux hommes de science et aux philologues. Cependant pour ce qui est de la pensée et de l'art, souvent leur indépendance et leur originalité en ont été affectées.

Tel était l'éclat d'Alexandrie lorsque Théocrite, fuyant Syracuse, débarqua sur ses rivages bas et jaunes.

Il y trouva une Cour raffinée, luxueuse, amie éperdue des plaisirs et des arts, gravitant autour d'un couple royal, Ptolémée Philadelphie et Arsinoé II, frère et sœur, et époux, à l'exemple des dieux.

A cette Cour et à un public de la ville non moins cultivé et avisé, Théocrite a procuré des moments délicieux d'évasion esthétique, par ses Idylles où, bergers et bergères, sources fraîches et ébats rustiques faisaient goûter aux subtils Alexandrins ce qui leur manquait.

C'est une de ces Idylles, celle qui porte le numéro XV, que je me propose de vous analyser brièvement et dans ses lignes principales.

Contrairement à la plupart des autres, la XV^e Idylle n'est pas rustique. Les scènes qui y sont évoquées se passent à la

ville et elles sont, avec de la grâce et de l'esprit, si vivantes, qu'elles constituent en plus de leur mérite artistique, un document de vie.

Les deux types de femmes que vous entendrez tout à l'heure caqueter, médire, protester et admirer avec passion, provoquent notre sympathie parce que, en dépit des siècles qui nous séparent d'elles, nous les sentons si près de nous.

Par un matin ensoleillé de Juin sous un ciel pur à reflets métalliques, Gorgo va chez son amie Praxinoa pour l'emmener voir ensemble la cérémonie annuelle du culte d'Adonis, qui était célébrée dans l'enceinte du Palais Royal.

Gorgo avait parcouru de longues rues interminables, remplies de gens et de véhicules.

A peine se fut-elle assise dans la chambre de toilette de Praxinoa pour attendre que celle-ci s'habillât, qu'elle se mit à raconter son odysée à travers la ville et à se louer de s'en être tirée saine et sauve.

« Le chemin est encombré et tu demeures si loin de moi », précise-t-elle, en s'adressant à Praxinoa.

Il ne fallait pas plus, pour aviver une plaie saignante du ménage de M^{me} Praxinoa.

— C'est pour cela, s'est écriée cette dernière, que ce détraqué (le détraqué, c'était son mari) a choisi, au bout du monde, un trou et non un logement ; c'est pour que nous ne soyons pas voisines, tant il aime à contrarier, la méchante bête. »

Telle était la violence de son ressentiment, qu'elle avait oublié la présence de son enfant qui comprit qu'on parlait de son papa. Gorgo le fit remarquer à son amie, et, pour dérouter le gosse, elle lui dit :

— Il est gentil ton papa.

Mais Praxinoa n'avait pas épuisé tout le stock de ses rancunes conjugales refoulées.

— A propos de ce papa-là, ajouta-t-elle, il est allé une fois

m'acheter du nitre et du fard, et sais-tu ce qu'il m'apporta? Du sel, l'homme phénoménal.

(Cette expression essaie de rendre dans l'élégante traduction de Philippe Legrand, que je vous cite, le mot grec, autrement plus savoureux et étoffé de : *τρισκαίδεκάπαχυς*, un homme de treize coudées, un colosse de bêtise.)

Devant cette éruption de son amie, M^{me} Gorgo ne voulait pas être en reste avec elle.

— Mon Diocleidas aussi est un bourreau d'argent, déclarait-elle. Hier il a acheté, pour sept drachmes, cinq toisons, des peaux de chiens, des épiluchures de vieilles besaces, rien que de la saleté.

Après s'être ainsi soulagées, pour ce jour-là, des toxines déposées dans leur cœur par le quotidien contact conjugal, les deux amies se sentirent plus alertes et mieux disposées à s'attifer et à courir à la fête.

Vite Praxinoa fait sa toilette. Elle se savonne et se lave devant son amie, aidée par sa servante lente et maladroite, qui, dans sa précipitation, éclabousse la tunique de sa maîtresse.

Praxinoa enfle une belle robe « aux plis nombreux », qui lui sied à merveille, ainsi que le relève Gorgo en examinant à son aise le corps et la toilette de son amie, sans que l'on sache trop si son regard scrutateur était simplement admiratif ou se doublait d'une pointe de critique.

Après qu'elles eurent encore parlé du coût élevé de leurs robes et de la peine infinie qu'elles s'étaient données pour les rendre ravissantes, les deux amies se sont décidées à se mettre en route, mais pas avant que Praxinoa n'eût demandé à sa bonne de lui passer son manteau, d'« arranger élégamment son chapeau », suivant sa propre expression, et de prendre soin du gosse qui ne devait pas les accompagner (« Bébé, je ne t'emmène pas. Mormô ! Le cheval mord. Pleure tout ton soûl ; je ne veux pas que tu sois estropié ! »).

Les rues où maintenant elles se pressent, en jouant du coude, accompagnées, comme des femmes qui se respectent, de leurs vieilles domestiques, fourmillent d'une foule compacte.

Le spectacle de la ville resplendissante et ordonnée, et la sécurité de la circulation, arrachent à Praxinoa cet éloge qui, sans doute, était destiné aux oreilles royales elles-mêmes : « Vraiment, Ptolémée, tu as fait beaucoup de belles choses depuis que ton père est au rang des dieux ; plus de fripon qui vexe le passant, en se faufilant à l'égyptienne, comme autrefois des gens s'en faisaient un jeu, fripons renforcés et méchants farceurs. »

Ces réflexions de l'intarissable Praxinoa furent coupées par un incident. Un escadron de la garde royale était passé. Praxinoa effrayée, tira par le bras la vieille bonne qui s'était écarté « du rang », et se félicita de n'avoir pas emmené le gosse.

Elles sont, enfin, en vue des portes du Palais. Elles se concertent pour un assaut final, en rang serré... quand un grave événement survient. Dans la bousculade, Praxinoa sent que son écharpe s'est déchirée en deux. Elle pousse un cri et interpelle un homme à ses côtés qui était l'auteur du méfait.

— Au nom de Zeus, ô étranger, si tu veux être heureux, prends garde à mon manteau.

Le passant était un homme affable et, semble-t-il, bien de sa personne, ce qui a contribué à adoucir la protestation de la victime. Avec son aide, la compagnie parvient, dans un ultime effort, à franchir l'entrée du Palais. Praxinoa se dépense en abondants remerciements à l'adresse de l'homme chevaleresque qui, malgré le dommage, a protégé la petite troupe.

Maintenant l'attention des femmes est appelée par la vue de l'effigie de l'amant idéal, « du trois fois aimé » (τρισφιλητος) Adonis, « reposant sur sa couche d'argent », très beau, avec sa barbe blonde toute jeune.

Les pèlerines admirent les broderies et les peintures. Elles s'exclament devant l'illusion de la vie qu'elles donnent, et elles bénissent l'habileté humaine.

Mais leur bavardage était si indiscret et le ton de leurs remarques atteignaient un tel diapason, qu'un assistant les apostropha vivement :

— Cessez, malheureuses, de bavarder interminablement, pies borgnes ! Elles vous écorcheront les oreilles, en ouvrant la bouche toute grande à chaque mot.

Comme une mitraille vint la riposte :

. . . Mais, d'où sort-il, celui-là ? Qu'est-ce que tu as à dire, si nous sommes bavardes ? Achète des esclaves, si tu veux commander. Tu commandes à des Syracusaines ? Pour que tu n'en ignores, écoute encore ceci : nous sommes Corinthiennes par nos ancêtres, tout comme Bellérophon. Nous parlons la langue du Péloponèse ; le dorien, j'imagine, est permis à ceux qui sont Doriens. Bonne déesse, garde-nous d'avoir jamais des maîtres, sauf un.

Elles lui signifiaient ainsi rondement que leurs maris leur suffisaient et qu'elles n'avaient pas besoin d'un nouveau maître qui pût les corriger.

Elles auraient continué de l'agonir encore, si la jeune Aède ne préludait déjà à chanter l'hymne au héros adoré.

Elles se sont tues et attendent avec ferveur que commença le chant sacré.

Théocrite nous donne aussi l'hymne de l'Aède, mais je m'arrêterai là. Mon dessein se borne à vous faire goûter la peinture des deux femmes, des scènes de la rue et de la foule se pressant aux abords du Palais et dans le Palais même.

Cette foule est certainement heureuse, satisfaite. La célébration d'Adonis, rehaussée des œuvres d'art qui lui servent de *décorum*, et exaltée dans l'hymne chanté qui traduit une grande sérénité, respirent un sentiment de force et de confiance. C'est un moment d'apogée de la vie d'Alexandrie.

*
* * *

Le thème de la seconde poésie nous conduit directement et sans transition, à la fin du cinquième acte du drame, à la chute, au dénouement tragique.

Nous sommes maintenant en 31 av. J.-C.

Cléopâtre VI, dernière reine d'Alexandrie, y occupe le trône des Lagides.

Depuis longtemps déjà, dès l'époque de son père, les Romains exerçaient une sorte de protectorat sur la dynastie. Mais aujourd'hui, la situation est unique, d'une originalité qui n'a jamais été rencontrée dans l'histoire de tous les temps, et aussi pleine de dangers mortels.

Depuis plus de 10 ans, avec un bref intermède, la reine Cléopâtre est la maîtresse, dans le double sens du mot, du triumvir romain Marc-Antoine, qui est investi de pleins pouvoirs pour le haut gouvernement de la partie orientale de l'Empire.

Après avoir été la maîtresse de Jules César vieillissant, jusqu'à son assassinat à Rome, et eu de lui un fils, Césarion, Cléopâtre était devenue la femme (légitime à ses propres yeux et peut-être aux yeux de son amant, illégitime aux yeux de la loi romaine) de Marc-Antoine.

Elle vivait avec lui dans son Palais et eut de lui trois enfants.

Il la rencontra comme triumvir pour la première fois, à Tarse où il l'avait convoquée.

Voici comment Plutarque, cité par Bouché-Leclercq, décrit son arrivée :

La foule accourue sur les bords du fleuve vit s'avancer « un navire à la proue dorée, gréé avec des voiles de pourpre et

des avirons d'argent. Le mouvement des rames était cadencé au son de la flûte marié aux sons des chalumeaux et des cithares. La reine elle-même, parée telle qu'on peint Aphrodite, était couchée sous un pavillon tissu d'or, et des enfants ressemblant aux Amours des tableaux, debout à ses côtés, jouaient de l'éventail. Des servantes de toute beauté, costumées en Néréides et en Grâces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Des senteurs exquises, qu'exhalaient nombre de cassolettes à parfums, embaumaient les rives. La foule s'était amassée, les uns suivant la marche de chaque côté du fleuve, les autres descendant de la ville pour jouir du spectacle.»

Elle venait séduire l'homme de Rome qui ne demandait pas mieux.

Cléopâtre eut vite fait de subjuguier le voluptueux Antoine. Elle avait un charme irrésistible. Éblouissante à voir, suave à entendre, dit Dion Cassius.

Aussitôt le couple établi à Alexandrie, elle savait toujours, dit Plutarque, inventer quelque plaisir nouveau, quelque gentillesse pour divertir Antoine.

Au point de vue politique, Cléopâtre était souveraine, indépendante, mais sa liaison avec Antoine faisait d'elle l'alliée forcée des entreprises romaines en Orient. Bien plus : comme Antoine n'était pas le seul maître de l'Empire, mais avait en la personne d'Octave un collègue et en même temps un rival redoutable, le sort de l'Égypte était lié à la fortune de l'amant de sa reine.

Les impériaux cadeaux faits par Antoine à la reine d'Égypte, tels que Chypre, la Cœlé-Syrie et d'autres pays et domaines, ne pouvaient masquer le fait que l'Égypte n'était pas maîtresse de son destin.

Antoine n'allait plus à Rome. C'est à Alexandrie qu'il avait établi ses quartiers. Il la quittait aussi rarement que possible et, obligé de partir, il avait hâte d'y rentrer. Très souvent il

emmenait Cléopâtre dans ses voyages et campagnes d'Asie et de Grèce.

Dans des cérémonies grandioses à Alexandrie, il proclamait lui-même Cléopâtre reine des reines et attribuait aux enfants de sa maîtresse qui sauf un, étaient aussi les siens, des titres pompeux et vides.

Lui-même, ainsi que Cléopâtre, se proclamaient empereurs et dieux. Antoine-Dionysos (en égyptien, Osiris) et Cléopâtre-Isis.

Entre temps, les ennemis d'Antoine à Rome agissaient. Octave soulevait l'opinion publique contre son adversaire qu'il représentait comme ayant perdu toute grandeur et toute vertu romaines, et comme l'esclave de l'Égyptienne, de la royale courtisane.

Le moment de la rupture ouverte et du choc décisif approchaient.

Antoine mobilisa son armée et sa flotte auxquelles il joignit l'aide égyptienne. Cléopâtre l'accompagna en Asie-Mineure, puis à Samos, puis à Athènes où elle a exigé d'être célébrée comme une déesse !

En 31 Antoine et Cléopâtre occupent la côte occidentale de la Grèce, face à l'Italie. Octave attaque et le 2 septembre 31 fut livrée la bataille navale d'Actium où la flotte d'Antoine fut écrasée. Au moment le plus critique du combat, Cléopâtre fuit avec ses 60 galères égyptiennes. Spectacle inouï, son amant la suit et la rejoint. Sur la côte de Libye Antoine débarque pour essayer d'y trouver et organiser des amis. Cléopâtre se dirige à Alexandrie où, pour leurrer encore la population, elle fait dans le port une entrée triomphale.

Dans les mois qui ont suivi, Antoine s'est suicidé. Ensuite, Cléopâtre aussi s'est suicidée. L'Égypte avec Alexandrie est devenue province romaine.

Il est temps que je cite la poésie de Cavafy. Ce qui précède

doit être tenu pour une introduction historique à cette poésie.

Cavafy fut un Alexandrin dans le sens complet du mot. Il y est né en 1868 ; il y a vécu, il y est mort le 29 avril 1933, et, chose plus importante, par son sentiment, son étude et son amour, il absorba dans sa sensibilité et exprima dans son œuvre la figure, le caractère, la volupté de l'époque hellénique et alexandrine.

Sa poésie a conquis en Grèce l'admiration d'un public qui va en augmentant. Mais aussi à l'étranger et plus particulièrement en Angleterre, elle a trouvé des amis fervents.

Dans la pièce composée de 5 distiques, que je vous traduirai du texte grec, Cavafy évoque un seul instant des événements, celui où la rumeur de la bataille d'Actium s'est répandue dans la ville. On a vu que pour donner le change, Cléopâtre est entrée dans le port, face à son Palais, avec ses vaisseaux pavoisés.

Comme dans l'*Idylle* de Théocrite, nous nous retrouvons dans les rues d'Alexandrie, mais l'animation joyeuse d'autrefois est remplacée par l'agitation fiévreuse.

Le poète nous introduit dans le cœur de la situation, en dépeignant à grands traits essentiels, une scène incisive et évocatrice.

Voici le poème avec son titre :

L'AN 31 AVANT J.-C. À ALEXANDRIE.

« De son petit bourg dans la proche banlieue, le colporteur est arrivé, tout couvert encore de la poussière de la route.

« Et dans les rues, il crie : « Encens ! Gomme ! Excellente « huile ! Parfum pour la chevelure ! »

« Mais le moyen de se faire entendre dans la grande clameur, et les musiques, et les défilés !

« La foule le heurte, le traîne, l'accable de coups.

« Et quand tout ahuri enfin, il eut questionné : « Quelle
« est cette folie? »

« Quelqu'un lui jeta à lui aussi, la bourde gigantesque
du Palais : « Antoine est vainqueur en Grèce » (1)

Michel PÉRIDIS.

(1) C. P. CAVAFY, *Poèmes*, éd. 1935 (en grec).

UN TÉMOIGNAGE

(SUITE).

Dimanche 30 mars 1941.

MA CHÈRE MAMAN,

Les opérations de Kéren qui viennent de se terminer par la prise de cette place n'ont pas été pour nous l'occasion d'un combat violent et rapide comme celui de Kub-Kub.

Notre brigade venue du Nord s'est trouvée en face de forces bien supérieures et après un essai pour les tourner on a dû se contenter de les maintenir pendant que les troupes venant du Sud-Ouest livraient l'attaque principale.

Cela s'est traduit pour nous par l'occupation d'une crête de quelque 2.200 mètres de haut. Le ravitaillement nous arrivait par chameaux par une piste très dure où beaucoup de ces pauvres bêtes sont restées. Quant aux corvées d'eau nous les faisons 800 mètres plus bas et du côté de l'ennemi qui, heureusement, montrait peu d'activité.

Il faisait, la nuit, un froid vif avec vent et brouillard. Ce fut très dur.

Il y avait des spectacles magnifiques. La nuit, nous dominions une mer de nuages que le vent du nord poussait vers notre crête qui les arrêtait comme un énorme barrage. Ils s'en

détournaient vers la plaine, comme de l'eau, par les cols les plus bas. Au matin l'on jouissait d'un air très pur et à 20 kilomètres nous voyions distinctement Kéren, ses églises, ses minarets, ses vergers, comme Moïse regardait la terre promise du haut du mont Nébo.

Le jour de l'attaque finale nous avons dévalé les pentes pour aller dans la plaine ramasser les Italiens qui s'enfuyaient de toutes parts.

Et nous sommes revenus à notre base où le Général de Gaulle est venu nous rendre visite aujourd'hui.

Au revoir, ma chère Maman, je vous embrasse bien fort.

Dimanche 27 avril 1941.

MA CHÈRE MAMAN,

Nous sommes à Massaouah attendant notre embarquement pour une destination quelconque que nous ignorons.

Sitôt Kéren pris, les Italiens se sont repliés d'un seul bond jusqu'à Massaouah, ne voulant pas défendre Asmara où se trouvaient trop de civils, de femmes et d'enfants et qu'ils ont déclaré ville ouverte.

A Massaouah, ils ont résisté quelques jours. Les troupes venant de Kéren les attaquaient de front, se heurtant comme à Kéren à des forts, à des routes, à des barrages de mines.

Pour nous, après avoir quitté notre base près de Kéren, nous sommes allés à pied jusqu'à proximité de la mer. Puis nous sommes descendus en camion vers le Sud par une piste très mauvaise où nous avons fait 40 kms. en 10 heures, obligés continuellement de descendre pour désenliser (car il avait plu) nos camions engagés des quatre roues jusqu'à l'essieu.

Quand nous sommes arrivés, tout était fini. Depuis, nous attendons. Massaouah est une belle ville construite sur deux îles. La plus éloignée rappelle Souakim en plus moderne :

mêmes ruelles tortueuses, mêmes petites places avec mosquées. La ville indigène et les camps militaires sont sur la terre ferme. La ville indigène est très sale et les camps étaient, le jour de notre arrivée, repoussants de saleté et d'immondices.

De Massaouah une route splendide monte à Asmara qui se trouve à une centaine de kilomètres à l'intérieur et à 2.400 mètres d'altitude. Les Italiens sont d'excellents constructeurs de routes. Celle-ci qui a été aménagée en 1935 pour la guerre d'Abyssinie est très large et très belle. On traverse d'abord l'horrible plaine côtière. Puis on monte des pentes rendues verdoyantes, au milieu de vrais arbres dont les feuillages ont des teintes douces et variées comme en France.

Le plateau où l'on accède est stérile et Asmara est bâtie dans un pays assez banal. Cette ville est artificielle ; la pauvreté du pays ne pourrait la faire vivre. Mais elle est très belle. Grandes avenues, nombreux magasins assez bien approvisionnés (alors qu'à Massaouah il n'y a absolument rien). C'est une ville européenne et non pas coloniale et j'ai pris plaisir à flâner, le jour où j'y suis allé, à regarder les devantures, à acheter quantité de choses plus ou moins utiles pour le plaisir d'acheter.

Partout où nous arrivons nous cherchons du vin. Le « Gros rouge », cet excellent vin de l'Intendance que nous avons emporté du Tchad, est fini depuis longtemps. Et au Soudan s'il est possible de trouver des alcools variés et quelques vins fins, il n'y a pas par contre un litre de bon vin ordinaire. Ici nous en avons trouvé un peu que les Italiens nous ont fait payer des prix exorbitants. Mais peu importe. Après les privations de la campagne il nous faut de la détente.

Je vous ai annoncé la mort du Colonel d'Ornano, je veux vous parler un peu de lui. D'une très bonne famille corse fixée en Algérie, apparentée, paraît-il, aux princes Colonna de Rome, Jean d'Ornano était l'enfant terrible. Il s'engagea dans les Spahis vers 1914 ou 1915, passa dans la Coloniale

et termina la guerre comme lieutenant. Il fit la campagne de Cilicie et vint en Afrique. Il passa dans une compagnie saharienne d'Afrique du Nord, commanda le Groupe nomade du Hadh, puis le cercle de Némal au Soudan. Plus tard il se distingua au poste d'Akka dans le Sud-Marocain et enfin commanda le Borkou - Ennedi-Tibesti, au Tchad. Il parlait arabe à la perfection, connaissait admirablement les nomades et montait à chameau aussi bien qu'eux.

C'était un chef. De belle prestance, de très haute taille, portant monocle noir, il aimait les tenues et les parades. Sachant donner des ordres, prendre des responsabilités, et laisser ses subordonnés très libres dans les détails d'exécution ; il était très aimé.

Il avait des défauts comme tout le monde et ce n'était pas un saint. Mais il était croyant. Un jour à Faya, à l'enterrement d'un Européen, sans aumônier, il dit aux assistants : « Nous sommes tous des croyants ; nous connaissons tous une prière. Je vais dire trois *Ave* et vous répondrez. » Ainsi le pauvre diable, mort en terre musulmane, ne s'en alla-t-il pas comme un chien, mais avec une prière chrétienne. A Pointe-Noire, un père mobilisé venait dire la messe au camp ; il y assistait toujours et en grande tenue. C'est lui qui me fit remarquer combien la prière de Péguy que j'ai copiée en tête de ces lettres convenait à notre position.

J'étais sous ses ordres à Pointe-Noire au moment de la débâcle. Nous attendions tous deux notre embarquement pour la France. Pas une fois il n'admit l'idée de la défaite et de l'abandon. Il soutint le moral de ses subordonnés par ses conseils et son attitude.

En août, il déserta, ce qui, étant donné sa personnalité bien connue, fit beaucoup de bruit. Quelques jours plus tard, payant d'audace, il débarqua en avion à Fort-Lamy avec un représentant du Général de Gaulle. Il risquait d'être arrêté comme déserteur et comme rebelle, il fut accueilli avec des

fleurs et des acclamations. Le mouvement de la France Libre était déclenché en A. E. F.

Promu Lieutenant-Colonel, il resta comme adjoint au Chef de Corps, place qui ne lui convenait pas du tout. Lorsque le Colonel Marchant fut appelé à Brazzaville, un autre jeune cavalier venu de France via Londres prit sa place. Ce fut une déception pour d'Ornano qui y avait bien droit. Mais il fit bonne contenance et prépara activement les opérations de Libye.

Il tint à diriger lui-même le raid sur Mourzouk qui devait avoir chez les Italiens comme chez nos ressortissants un effet considérable. Il fut tué dans l'action avec sa bravoure habituelle.

Cette mort est une grande perte pour la France, étant donné la personnalité et l'expérience du Colonel d'Ornano. Mais elle complète sa physionomie de guerrier brillant et brave comme l'étaient les chevaliers du XVI^e siècle. Elle justifie sa vie de méhariste et de magnifique soldat.

Si vous le pouvez, passez cette lettre à du Boucher qui, comme moi, l'aimait beaucoup.

Je vous embrasse bien fort.

Dimanche 1^{er} juin.

MA CHÈRE MAMAN,

C'est de Palestine que je vous écris aujourd'hui. Notre voyage par mer et chemin de fer n'a rien de particulièrement intéressant non plus que les premières semaines de notre séjour ici. Notre camp est situé dans une vaste plaine bien cultivée mais sans aucun arbre. J'ai vu Jaffa, ville arabe sans aucun caractère et Tel-Aviv, grande ville juive moderne, création du Sionisme, d'une banalité navrante.

Mais cette semaine, je suis allé à Jérusalem.

*« J'ai été dans la joie quand on m'a dit :
— Allons à la maison de Yahweh
Enfin nos pieds s'arrêtent
A tes portes, Jérusalem! »*

(Ps. 122).

J'y suis allé en pèlerinage avec l'aumônier de mon bataillon et quelques officiers et sous-officiers.

On prétend à tort que le pèlerinage à Jérusalem est décevant. Tout dépend, à mon avis, de l'esprit dans lequel on le fait. Le premier argument que l'on donne est l'incertitude qui plane sur certains détails. C'est être trop exigeant. Évidemment il s'est passé dans cette ville des événements prodigieux, mais il y a de cela près de deux mille ans. Depuis cette date, la ville a été mise à sac au moins trois fois, par les Romains, les Perses et les Arabes. De plus, jusqu'à l'époque de Constantin, le Christianisme devait se cacher. Pendant des siècles, il n'a donc pu marquer de façon certaine les lieux qui lui tenaient le plus à cœur. Rien d'étonnant que l'on ne puisse retrouver à un mètre près tel lieu où passa le Christ comme on connaît la grotte de Lourdes ou la chambre du Curé d'Ars. On connaît déjà de façon historiquement certaine le Calvaire, le Mont des Oliviers, le Temple. En outre les travaux et les fouilles exhument des monuments contemporains du Christ. Peu importe qu'il soit passé sur telle pierre ou sur celle d'à côté.

Le second reproche que l'on fait aux Lieux-Saints, ce sont le manque de recueillement et les querelles qu'ils ont suscitées entre les diverses religions chrétiennes. L'argument est plus sérieux. Il est regrettable que la religion catholique ne soit pas seule gardienne de ces lieux. Les disputes à leur sujet qui ont été vives, souvent mesquines et parfois sanglantes,

prouvent l'importance que tous les chrétiens y attachent. Leurs détails ne nous intéressent pas. Le malheur est qu'elles ont empêché et empêchent encore de leur donner un cadre ayant le recueillement et la somptuosité qu'ils méritent : l'Église du Saint Sépulcre menace ruine. Il est encore plus regrettable à mon goût qu'on ne puisse les remettre dans leur état primitif, Gethsémani comme un jardin et le Calvaire comme un simple monticule... Mais dire que l'on est déçu est très exagéré.

Nous sommes arrivés à Jérusalem vers midi et sommes allés déjeuner chez les religieuses de Notre-Dame de Sion. Ces braves sœurs nous ont fait un accueil plus que cordial. Sitôt le déjeuner terminé, visite de leur maison qui est construite sur une partie de ce qui était le prétoire de Pilate. La chapelle est sur la porte de ce prétoire, là où probablement le procureur montra le Christ à la foule. Dans la crypte on voit une partie de la cour du prétoire et du corps de garde où (probablement toujours) le Christ passa. Ces vestiges sont encadrés avec beaucoup de goût et présentés de façon fort intéressante par une des mères.

De là, nous sommes allés à Sainte Anne, vieille église française du temps des Croisés sous laquelle se trouve la piscine probatique.

Ensuite nous partons sous la conduite d'un Père Assomptionniste très érudit qui nous emmène d'abord au lieu de l'Ascension et nous fait voir de là Jérusalem qui se trouve en face.

Un peu plus bas nous sommes à Gethsémani. Quelques oliviers que l'on dit avoir plus de deux mille ans que le Christ a donc pu voir et une église moderne, mais simple et recueillie au lieu *probable* de l'Agonie.

Tout près, le « tombeau de la Vierge », au moins l'emplacement où elle fut déposée entre sa mort et son Assomption. L'emplacement est à la garde des Grecs. On descend une

cavité en s'éclairant avec des cierges, ce qui vaut mieux que l'électricité.

De là, nous rentrons en ville pour aller au Saint-Sépulcre. Il y a deux villes à Jérusalem : la nouvelle avec des avenues, des magasins, des autos, et l'ancienne. L'ancienne est extrêmement pittoresque, rien n'y a changé depuis des siècles. Un rempart datant au plus tard des Croisés (certaines parties sont beaucoup plus anciennes, antérieures mêmes au Christ) la sépare du reste du monde et la conserve. C'est un dédale invraisemblable de ruelles et d'escaliers, de passages voûtés, de bazars, d'échoppes, le tout d'une saleté repoussante et d'un pittoresque achevé. Là, circulent des Juifs en toques et en robe ou en redingote et chapeaux ronds, les cheveux longs, la barbe inculte ; des Arabes fument le narguilé et partout grouille une multitude de gosses qui interpellent les passants dans toutes les langues du monde pour leur demander un *bakhchich*.

Le Saint-Sépulcre est au milieu de ce labyrinthe. Je vous ai dit que l'Église menace ruine. Elle disparaît à l'extérieur et à l'intérieur sous les échafaudages. L'intérieur est compliqué, tout en couloirs et en escaliers. L'emplacement du Calvaire est déterminé avec précision. Il s'y trouve trois autels (latin, grec, arménien). L'emplacement du Saint-Sépulcre, le lieu de l'invention de la Sainte Croix sont également déterminés.

De là, nous avons visité l'emplacement présumé du sanhédrin, où l'on voit une prison et un corps de garde où, sans doute, le Christ est passé durant la Passion.

Je passe sur d'autres lieux moins importants que nous avons visités au cours de la journée.

Le lendemain matin nous avons vu Bethléem qui présente moins d'intérêt et la Mer Morte qui n'en présente aucun et nous sommes rentrés dans notre camp bien fatigués mais bien intéressés.

Aurais-je pensé que ce séjour commencé en Afrique se poursuivrait aux Lieux-Saints. Où irons-nous ensuite ? Dieu seul le sait. Il nous guide et j'ai confiance. Une confiance aveugle et insouciant. A quoi bon nous tracasser pour l'avenir ? Il le connaît. Contentons-nous du travail et des peines de chaque jour. Haut les cœurs !

Je vous embrasse très fort.

Lundi 21 juillet 1941.

MA CHÈRE MAMAN,

Je relis la dernière phrase de votre lettre : « Le travail de redressement commencé au lendemain de l'armistice a déjà donné des résultats considérables. »

Voilà qui est bien. Comme nous aurions applaudi, mes camarades et moi, l'œuvre de redressement intérieur dont notre pays avait tant besoin si elle s'était accomplie dans la paix ou dans la victoire ! Et nous sommes obligés pour sauver notre pays de combattre le gouvernement qui l'a entreprise ! C'est un des nombreux points douloureux de notre position.

Les circonstances dans lesquelles se poursuit ce travail de redressement m'inquiètent d'ailleurs pour son avenir. D'abord, il ne porte que sur une petite partie de la France, le tiers de son territoire et le quart peut-être de sa population. Pour peu que l'occupation se prolonge, il y aura donc un décalage entre ces deux parties de la France, la France occupée devant absorber d'un seul coup des réformes que l'autre aura mis plusieurs années à s'imposer. Vous me direz qu'elle le fera dans l'enthousiasme de la liberté retrouvée et je veux bien l'espérer. Mais songez que les pays occupés après 1870 ou pendant la guerre de 1914-1918, ne représentaient qu'une petite partie de la France. Au moment de leur libération ils se fondaient à nouveau dans le pays et prenaient le

pas. Au besoin certaines mesures de faveur leur facilitaient l'adaptation. Cette fois ce sera une majorité imposante, ayant souffert, ce qui lui crée des droits, qui devra accepter les décisions prises entre temps par une petite minorité, celle des provinces, toujours les mêmes, qui ont échappé à toutes les invasions, qui ont fourni l'effort le moins considérable dans les guerres comme dans la paix, car ce sont les provinces qui ont le moins d'enfants. Pour qu'elle les accepte, il faudra qu'elles lui soient présentées par un gouvernement fort et ayant du prestige. Or si l'Allemagne est victorieuse, elle abandonnera les derniers ménagements qu'elle semble encore garder pour s'assurer de la part du vaincu une docilité volontaire et servile qui lui est commode. Ce sera l'écrasement, l'anéantissement de la France. Alors pourra-t-on à juste titre reprocher au gouvernement de Vichy d'avoir aidé à cette victoire, alors qu'il pouvait encore lutter contre elle. Et si les alliés gagnent, alors le gouvernement de Vichy sera balayé.

Je prie Dieu pendant qu'il conserve cette œuvre, tout en faisant disparaître les circonstances honteuses dans lesquelles elle a commencé.

Je vous embrasse bien fort.

Soeïda, 15 août 1941.

MA CHÈRE MAMAN.

Un 15 août de plus, le sixième que je passe loin de vous.

Je relis la lettre que je vous ai écrite l'an dernier à la même date et qui n'est pas encore partie. Depuis j'ai parcouru du chemin et surtout j'ai réalisé le vœu que je formais alors : me battre. Aussi ai-je bien meilleur moral que l'an dernier. Il y a un an, sous le coup de la foudroyante campagne de France, on pouvait craindre qu'en peu de temps tout fût fini. Il n'en

a rien été. La guerre dure toujours et les Allemands compensent leurs gains territoriaux par des pertes énormes. Quant à l'Italie, elle a été punie de sa lâche agression de juin 1940, en étant bafouée sur tous les théâtres d'opération où elle s'était imprudemment lancée. Aussi l'espoir a-t-il grandi chez tous les alliés et leurs amis.

Et vous, chère Maman, quels sont vos sentiments en ce jour?...

VARIATIONS SUR UN AIR DE VALSE.

La radio émet tour à tour un son plaintif d'accordéon, les vociférations d'un fou dangereux en liberté, des commentaires anodins mais absurdes sur la débâcle que personne ne comprend. Tout cela fait partie de l'atmosphère du xx^e siècle. Pour des adolescents qui auraient tant besoin de foi et d'idéal, la vie s'annonce triste et dépourvue de sens.

Il faut l'arrivée de la grand'mère pour ramener un sourire d'heureuse anticipation aux visages trop graves. Grand'mère, à l'encontre des vieux mollusques sans sexe et sans âme, apporte avec elle un dernier vestige de la fantaisie qui éclairait son enfance. C'est l'écho d'une époque lointaine, le souffle d'un monde qui n'est plus. Ses yeux savent encore sourire et ses dents blanches ne s'enlèvent pas pour subir un désinfectant nocturne. Elle est prête à s'enthousiasmer pour les causes perdues sans chercher à vous faire profiter d'une vaste expérience acquise aux dépens de l'innocence et de la joie de vivre.

« Quelle triste occupation que d'écouter de telles âneries », dit-elle avec impatience. Puis une valse romantique qui enchantait l'Europe à l'époque des empereurs, des équipages, du manque d'hygiène et des salles de bain, fait oublier le triste présent. « Cela me rappelle ma jeunesse », dit grand'mère, et ces mots suffisent pour faire disparaître toute trace d'ennui, car la jeunesse de grand'mère appartient à la même période fabuleuse que les contes de fées, l'histoire sainte et les légendes historiques. « J'étais, à ce moment-là, continue-t-elle, jeune fille, pleine d'illusions, comme les jeunes filles sont encore de nos jours, malgré deux guerres mondiales, l'émancipation de la femme et la littérature pornographique qu'elles

dévoient sur les bancs de l'école». Elle voyait la vie comme elle a été dépeinte par les primitifs et les orientaux, sans perspectives ni proportions. L'avenir, l'espoir et la déception étaient encore devant elle. Comment se douterait-elle que l'accomplissement de ses vœux les plus chers ne correspondait nullement aux images qu'elles évoquait? Et lorsque des gens avisés parlaient du fastidieux des voyages où l'on traîne un cœur désabusé après soi, elle les regardait avec la pitié mêlée de mépris qu'on réserve aux déshérités de la nature. Ne jugez pas trop sévèrement son esprit limité, car elle ne savait pas encore souffrir. Depuis lors, toute la gamme d'émotions qu'elle a pu ressentir à cet âge lointain a sombré à tout jamais dans la brume. La mémoire ne peut ressusciter que les faits extérieurs. Et parmi ceux qui revivent sur les notes de cette valse, quelques menus détails ressortent avec toute la clarté d'une vision.

C'était un soir de bal, un bal comme tous les autres, où le faste, l'élégance et l'atmosphère de fausse gaieté donnaient à une assemblée de marionnettes l'apparence de la vie. Si les hommes, comme d'habitude s'étaient bornés à couvrir des corps disproportionnés, des jambes courtes ou cagneuses, des dos voûtés, par l'habit de rigueur et à cacher leurs déficiences morales et intellectuelles par quelques phrases conventionnelles et un sourire béat, comment décrire tous les artifices féminins pour donner l'illusion de la beauté et de la jeunesse. Bains, massages, épilations, parfums, corsets, fards, teintures et ondulations, robes somptueuses, bijoux étincelants, ont été de tous temps des moyens efficaces pour se présenter devant la naïveté masculine comme une proie désirable et angélique et pour exciter l'envie et la jalousie des rivales sans quoi le plus grand succès perdrait la moitié de son charme. Des fois l'érudition et les belles manières prêtent aussi leur concours, car la femme élue, ne serait-elle que le caprice d'une nuit, doit faire preuve de sensibilité et d'esprit. Il fallait un œil exercé pour voir la peau terne sous un parfait

maquillage, pour deviner les seins tombants et tant d'autres imperfections du corps féminin qui se cachent sous les belles étoffes et les draperies savantes. Il fallait une rare pénétration pour discerner l'ennui sous les éclats de rire, pour sentir l'amertume et la déception masquées par de si doux sourires. Et derrière tant de propos charmants et bien des mots d'esprit, que d'intrigues, que de méchancetés et que de vide !

Mais l'innocence est une belle chose et la jeune fille au cœur pur ne voyait pas l'envers sordide de la fête. Elle n'était sensible qu'à la musique, qu'aux fleurs, qu'au scintillement de la lumière et des bijoux et aux compliments habituels que lui faisaient des hommes à la recherche d'une aventure ou d'une dot. Et ce fut dans cette ambiance de grâce, de beauté et de pourriture qu'elle s'aperçut soudain de deux yeux noirs. De grands yeux sombres, largement fendus, à la fois ironiques et tendres, qui en plein jour avaient certainement la douceur du velours mais, sous la lumière artificielle du soir, étaient pareils à des brillants noirs sous des paupières pleines surmontées de sourcils perpétuellement étonnés.

Après un temps indéterminé, la jeune fille découvrit que ces mêmes yeux appartenaient à quelqu'un qui venait vers elle dans un dessein précis. Pendant l'éternité d'une seconde, à travers la distance infinie, et par-dessus les barrières infranchissables qui les séparaient l'un de l'autre, leurs regards se rencontrèrent et la compréhension fut.

« Puis-je avoir le plaisir de cette valse, Mademoiselle ? »

Et il lui semblait entendre la phrase rituelle pour la première fois de sa vie. Ils dansèrent, ils s'arrêtèrent et ils recommencèrent indéfiniment ainsi. De temps en temps ils se parlaient, bien que les mots leur fussent inutiles, car la bonne éducation ne prescrit pas le silence entre des connaissances aussi récentes. Il est difficile de dire si cela dura une heure ou quelques années. Peu importe, le temps est chose très relative qu'il ne faut pas calculer selon un système mathématique.

Des reflets de cette belle exaltation (sans laquelle la vie n'est que cendres et poussière) éclairèrent les jours suivants. La jeune fille rangeait ses souvenirs lorsqu'elle fut interrompue par l'entrée d'un esprit diabolique, ou si vous aimez mieux, le Bon Sens. Les derniers rayons dorés du rêve se dissipèrent. A la vue de cette présence inopportune elle enferma en toute hâte le bel héritage destiné à ses petits enfants, de peur que la main dure de l'intrus ne l'éparpille au vent.

« Je vous rapporte une petite bagatelle que vous avez sans doute égarée », dit-il d'une voix métallique en lui tendant une pierre minuscule qui brillait d'un éclat rare. Elle le regarda pendant quelques secondes d'un air perplexe. Puis une lueur se fit dans son esprit :

« Mais oui, bien sûr, s'écria-t-elle, c'est le sens d'humour qui me manque depuis peu. Comment ai-je pu perdre ce trésor inestimable ? » Elle le prit dans sa main pour se l'incruster au front à la manière des femmes hindoues de haute caste. Et là, invisible à tous, ce petit talisman lui a permis de traverser les années d'un pas léger. Ce fut une arme contre le destin, un moyen d'équilibre...

Une violente explosion coupe court aux réminiscences de la grand'mère. Une seconde et puis une troisième font trembler la maison. Il y a des vitres brisées et quelques bibelots sont précipités à travers la chambre. Le bruit assourdissant d'une dizaine de gros bombardiers confirme le danger. Si l'alerte avait été donnée, ils étaient tous trop absorbés par le passé ou trop négligents pour y prendre garde.

Lorsque l'équipage de secours arriva pour déblayer les lieux on ramassa dans la poussière et les décombres une petite pierre lumineuse. Ce fut tout ce qui avait résisté à l'œuvre destructrice du progrès et de la sécurité collective.

Lilian GOAR.

VIENT DE PARAÎTRE

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

(HENRI BERGSON ENTRE 1870 ET 1940)

PAR

ALEXANDRE PAPADOPOULO

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE



UN FORT VOLUME DE VIII + 420 PAGES IN-8°



UNE MISE AU POINT COMPLÈTE D'UN DES PROBLÈMES

LES PLUS PASSIONNANTS DE NOTRE TEMPS

L'EXEMPLAIRE P. T. 50

Aux éditions de la REVUE DU CAIRE

Aux éditions de la R. D. C.

LA PAIX DU SOIR

ROMAN

PAR

GEORGES DUMANI



LA PREMIÈRE ÉDITION DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ ÉPUISEE EN DEUX SEMAINES



POUR SATISFAIRE LES TRÈS NOMBREUSES
DEMANDES QUE NOUS AVONS REÇUES DEPUIS,
VOICI ENFIN LA

SECONDE ÉDITION



EN VENTE PARTOUT

VIENT DE PARAÎTRE

La Fille du Diable

(CONTES)

PAR

MAHMOUD TEYMOUR

TRADUIT DE L'ARABE PAR

GASTON WIET

PRÉFACE DE

GEORGES DUMANI



UN RECUEIL DE CONTES SAVOUREUX
OÙ LA FORTE COULEUR LOCALE S'ALLIE
À L'INTÉRÊT HUMAIN DU RÉCIT



UN BEAU VOLUME SUR PAPIER DE LUXE

EN VENTE PARTOUT À P. T. 25

Aux éditions de la REVUE DU CAIRE

TOURISTES...

HOMMES D'AFFAIRES...

Lors de vos séjours en Syrie et au Liban,
portez votre choix sur les cigarettes :

JOCKEY CLUB

EXTRA EXTRA

YÉNIDJÉ

PREMIÈRE

COMPOSÉES DE TABAC D'ORIENT
DES MEILLEURS CRUS

RÉGIE LIBANO-SYRIENNE
DES TABACS ET TOMBACS

Éditions de la REVUE DU CAIRE

MARIE CAVADIA :

Printemps...

TEWFIK EL HAKIM :

Journal d'un Substitut de Campagne

La Caverne des Songes

GASTON WIET :

Le Sultan Baibars

Positions

Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,
préfacés et annotés par Gaston WIET.

TAHA HUSSEIN :

Le Livre des Jours

J. ASCAR-NAHAS :

Les Réflexions d'Ebn Goha

GEORGES DUMANI :

La Paix du soir

Vues sur la guerre

PIERRE JOUGUET :

L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce

Révolution dans la défaite

MARGUERITE BOLANACHI :

Atmosphère

GÉRAUD JOUVE :

Mon séjour chez les Nazis

ÉTIENNE DRIOTON :

Le théâtre égyptien

MAHMOUD TEYMOUR :

La fille du Diable

ALEXANDRE PAPADOPOULO :

Un philosophe entre deux défaites

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.